

PQ

2376

• N2

CH5

1876

SMRS

Sammlung 20-35

Fauna 187-190

(Vollständiges Album)

Haussmann pp 51-64



CHANSONS

DE

GUSTAVE NADAUD

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction à l'étranger.

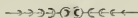
Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1875.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^{ie},

10. rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD



CHANSONS
NOUVELLES



PARIS


E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

19, RUE GARANCIÈRE

A. DELAHAYS, LIBRAIRE, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, 4 ET 6.

—
1876

Tous droits réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

GUSTAVE NADAUD

CHANSONS NOUVELLES

LE SOLDAT DE MARSALA.

Nous étions au nombre de mille ,
Venus d'Italie et d'ailleurs :
Garibaldi dans la Sicile
Nous conduisait en tirailleurs.
J'étais un jour seul dans la plaine ,
Quand je trouve en face de moi
Un soldat de vingt ans à peine ,
Qui portait les couleurs du roi.
Je vois son fusil se rabattre ;
C'était son droit ; j'arme le mien ;
Il fait quatre pas , j'en fais quatre :
Il vise mal , je vise bien...

Ah ! que maudite soit la guerre ,
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
Le vin de Marsala !

Il fit demi-tour sur lui-même.
Pourquoi diable m'a-t-il raté?
Pauvre garçon! il était blême.
Vers lui je me précipitai.
Ah! je ne chantais pas victoire;
Mais je lui demandai pardon.
Il avait soif, je le fis boire :
D'un trait il vida mon bidon.
Puis je l'appuyai contre un arbre,
Et j'essuyai son front glacé.
Son front sentait déjà le marbre!
S'il pouvait n'être que blessé!...

Ah! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là!
 Qu'on verse dans mon verre
 Le vin de Marsala!

Je voulus panser sa blessure ;
J'ouvris son uniforme blanc.
La balle, sans éclaboussure ,
Avait passé du cœur au flanc.
Entre le drap et la chemise ,
Je vis le portrait en couleur
D'une femme vieille et bien mise ,
Qui souriait avec douceur.
Depuis , j'ai vécu, Dieu sait comme !
Mais tant que cela doit durer ,
Je verrai mourir le jeune homme
Et la bonne dame pleurer !

Ah! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là!
Qu'on emporte mon verre!
C'était à Marsala!...

AU CHATEAU.

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme on s'ennuie
Dans ce magnifique château ,
Qu'il vente laid , qu'il vente beau ,
Par la sécheresse ou la pluie !...

Comme le biscuit au biscuit ,
Une heure à l'autre est enchaînée ;
On y dort tant dans la journée ,
Qu'on n'y peut plus dormir la nuit.

La vie est uniforme et fade.
Pas un bruit de voix ni de pas ;
On marche sourd , on parle bas :
C'est une chambre de malade.

Les maîtres sont gens sérieux ,
Gardiens des vertus domestiques ;
Les jeunes gens y sont antiques ,
Et les enfants y naissent vieux !

Le jardin est un mausolée ;
Parfois il y passe un pinson

Qui, surpris de n'ouïr qu'un son,
Écoute et reprend sa volée.

Eh bien, un jour, un jour par mois,
Ce voile de brouillard s'élève ;
La maison sort d'un mauvais rêve ;
Le soleil brille sur les toits.

C'est qu'une jeune repasseuse,
Fine de traits, blanche de peau,
Au jour dit, revient au château ;
Celle-là n'est point paresseuse :

Son petit panier sous le bras,
Le premier du mois, elle arrive ;
On a terminé la lessive
Qui sèche dans le pré d'en bas.

Dès qu'elle paraît à la porte,
Il se répand de tout côté
Une bonne odeur de gaieté,
Que le vent du matin apporte.

On chauffe les fers au fourneau ;
On ramasse, on tire le linge :
Le plus maladroit devient singe,
La plus lourde se fait oiseau.

Le fil sur le coton s'entasse.
Toinon par-ci ! Toinon par-là !

Tordez ceci, pliez cela !
Et Toinon repasse, repasse.

De cet atelier en rumeur
Sort une activité féconde :
Pour faire travailler le monde,
Rien de tel que la bonne humeur.

Toinon chante, que c'est merveille,
D'un timbre si clair et strident,
Qu'on croit avoir, en l'entendant,
Une vrille dans chaque oreille.

Cette expansion attendrit
Le cœur des châtelains eux-mêmes ;
On voit sur leurs visages blêmes
Comme une ride qui sourit.

Ils trouvent leur jardin superbe
Et leurs grands salons étouffants.
Les enfants, comme des enfants,
Se prennent à jouer sur l'herbe.

C'est trop de plaisirs à la fois.
Mais combien l'heure est fugitive !
Demain viendra ; demain arrive...
Au revoir, Toinon, dans un mois !

LA GREFFE.

Combien peu finissent le rêve
Qu'enfants ils avaient commencé!
La greffe dirige la séve
Hors du chemin qu'on s'est tracé.

Tel était né pour ne rien faire,
Sur qui l'on greffe un travailleur;
Tel était mauvais et colère,
Qu'un bon jardinier rend meilleur.

On a vu plus d'un imbécile
Devenir un homme d'État.
Tel semblait léger et futile,
Qui fut un grave potentat;

Tel avait des instincts d'esclave,
Qui commande dans les bureaux;
Tel autre n'était pas très-brave,
Dont l'exemple a fait un héros.

Et pourtant, chacun veut se plaindre :
Si haut, si haut qu'il soit monté,

Il ne pense jamais atteindre
 Au rang qu'il avait mérité.

Écoutez l'éternel murmure
 Des arbres et des gens greffés,
 Qui prétendent que la culture
 Les a dans le germe étouffés :

« J'avais le goût de la musique,
 Et je fais des premiers-Paris ;
 — J'étais né pour la politique,
 Et je suis courtier en esprits.

— J'étais né pour avoir des rentes,
 Et je n'ai que des créanciers ;
 Au lieu de très-riches parentes,
 J'ai de très-pauvres héritiers.

— J'étais né pour rester tranquille,
 Et je hurle au milieu des loups.
 — J'étais né pour vivre à la ville,
 Et je vis pour planter des choux. »

Écoutez cette pauvre femme
 Qui pleure ses anciens succès :
 « Je devais être grande dame,
 Et je fabrique des corsets.

— Je devais, dans la tragédie,
 Remplacer Clairon ou Rachel,

Et je chante *Ma Normandie*
A l'angle du pont Saint-Michel. »

Tout le monde a de ces répliques.
Je voyais un arbre fruitier
Chargé d'abricots magnifiques :
Ce doit être un abricotier.

Non! Je compris ses infortunes,
Qu'il chantait à tous les échos :
« J'étais né pour porter des prunes
Et je produis des abricots! »

LES AMOURS DE BERTHE.

Berthe a le cœur sensible ;
Elle aime... Est-ce possible !
Mais nous la surveillons :
Elle aime, enfant terrible,
Oiseaux et papillons.

C'est une fille étrange.
En attendant qu'il change,
Son caprice nouveau
Est pour une mésange,
Un tout petit oiseau.

Ah ! Berthe, c'est dommage
De retenir en cage
Des êtres si plaisants.
Vous avez ce courage,
Et n'avez pas quinze ans !

La pauvre prisonnière
A besoin de lumière,
D'air et de liberté.

Vous êtes la géolière
De sa captivité.

N'avez-vous pas de honte,
Vous si gaie et si prompte
A jouer, à courir !
Aimer, à votre compte,
C'est donc faire souffrir ?

Puis, que viens-je d'entendre ?
Vous vous plaisez à prendre
Des papillons nacrés,
Afin de les suspendre
Dans des cadres dorés?...

Vous qui pleurez, ma belle,
Pour une bagatelle,
Pour un propos moqueur,
D'une épingle mortelle
Vous lui percez le cœur !

La pauvre créature
Subira sa torture
Peut-être tout un jour.
Voilà donc la blessure
Q'uinflige votre amour !

Enfant, je vous dépîte ;
Mais le temps marche vite,
Et je fais le pari

Qu'avant quatre ans, petite,
Vous aurez un mari.

Supposons qu'il vous aime,
Que son honneur suprême
Soit d'être à vos genoux :
Si vous l'aimez de même,
Alors que ferez-vous ?

Si vous l'aimez, mon ange,
Aura-t-il en échange
La cage, ou l'aiguillon ?
Sera-t-il la mésange,
Ou bien le papillon ?

CE JEUNE HOMME.

Grâce à ma femme, l'an passé,
Je fus forcé
De faire encore une folie :
Elle eut, à mon grand déplaisir,
Un grand désir
De voyager en Italie.
Porter en pays inconnus
Mes revenus,
Cela me plaisait Dieu sait comme...
Mais que serions-nous devenus,
Sans ce jeune homme?

Nous étions, en sortant du port,
Ensemble à bord ;
Il allait comme nous à Gènes.
Il nous vit dans un grand émoi,
Ma femme et moi :
Il nous couvra de nos peines.
Entre Livourne et Civita,
Il nous quitta ;
Mais pour nous retrouver dans Rome,
Auprès du temple de Vesta,
Ce bon jeune homme !

Ce jeune homme a bonne façon ;
C'est un garçon
Qui fait tout pour se rendre utile.
Héloïse prétend qu'il est
Moins beau que laid ;
Mais ma femme est si difficile !...
Bien que tous les trois nous fussions
Bons compagnons,
J'ignorais comment il se nomme.
Pour plaisanter, nous l'appelions :
Ce beau jeune homme !

Tous les jours il fallait le voir,
Matin et soir,
Descendre et monter les bagages,
Choisir numéros tel et tel
Dans chaque hôtel,
Prendre et payer nos équipages.
Certe, il défendait notre bien
Mieux que le sien !
Il est à ce point économe,
Qu'avec lui nous vivions pour rien...
Pauvre jeune homme !

Il m'arrivait dans des repas
De n'aimer pas
Quelques nourritures suspects,
Des côtelettes en beignets...
Je me plaignais
De la chaleur et des insectes ;

Je disais : « Quel drôle de goût

A ce ragoût! »

Il répondait : « Monsieur Prud'homme ,

Mangez : on s'habitue à tout. »

Charmant jeune homme!

Il a du courage pour trois :

Plus d'une fois ,

Il eut de fusils et de sabres

Des coups qui m'étaient destinés ,

Un sur le nez ,

Deux autres dans les deux Calabres.

Quand il ne restait pas vainqueur ,

Notre sauveur

Traitait avec le majordome :

J'en étais quitte pour la peur.

Brave jeune homme!

Nous sommes revenus chez nous ,

Planter nos choux.

Adieu voyage , adieu souffrance!

Ce jeune homme est de nos amis ,

Il m'a promis

De rester avec nous en France.

Mais s'agit-il de voyager

A l'étranger?

Je promets une forte somme

À qui me fera déloger...

Sans ce jeune homme!

CHALE ET BONNET

Elle était vraiment jolie,
Bien qu'elle eût, ce matin-là,
Un air de mélancolie...
Il pleuvait : c'est pour cela.

Cette pluie était du givre,
Ce givre était du verglas.
Je résolus de la suivre,
Et je me mis sur ses pas.

Comme l'abeille se joue
Au calice d'une fleur,
Elle trottait dans la boue,
Qui lui donnait sa couleur.

Je me disais : « Où va-t-elle,
Avec ce grand air d'ennui ?
Je saurai, mademoiselle,
Votre secret d'aujourd'hui. »

Sa mise me fit sourire :
Une robe qui traînait,

Sur son dos, un cachemire,
Et sur sa tête, un bonnet !

Robe jadis violette,
Mais ayant perdu son nom.
Le bonnet disait : Grisette ;
Le châle répondait : Non.

Cachemire de duchesse,
Valant trois mille francs net.
Le châle disait : Richesse ;
Non, répondait le bonnet.

Durant tout ce dialogue
Que sa mise m'inspirait,
Je la suivais comme un dogue
Qu'on veut dresser à l'arrêt.

Il semblait qu'en promenade
Elle allât à travers champs,
Sans adresser une œillade
A la montre des marchands.

Par les méandres sans nombre
D'un quartier que j'ignorais,
Elle conduisit son ombre
Du Panthéon au Marais.

Il fut un pas dans la route
Qu'elle hésitait à franchir ;

C'était fatigue, sans doute :
Ses jambes semblaient fléchir.

Je pensai : « Brebis qui boite
Doit approcher du hercail. »
Tout à coup, tournant à droite,
Elle entra sous un portail.

Comme au bord d'un précipice,
Tout ému, je m'arrêtai :
Au fronton de l'édifice,
Je lus : *Mont-de-Piété*.

Pauvre fille ! me disais-je,
Elle aura connu la faim
Et le froid... Voici la neige...
Elle reparut enfin.

J'aperçus dans sa main pâle
Un papier qu'elle serrait :
Elle n'avait plus de châte,
Et je crois qu'elle pleurait.

Me vit-elle ? Je l'ignore ;
Mais elle pressa le pas.
Je voulais la suivre encore,
Et je ne la revis pas.

A MON PAYS.

1868.

« Il ne se fait donc rien en France? »

Disent les étrangers.

« On ne met plus une espérance

« Sur ses esprits légers. »

Nous avons mérité l'injure

Que nous subirons désormais.

Je le sens bien à ma blessure...

O mon pays, que je t'aimais!

Tu fus la force et le génie;

Tu portais le flambeau.

Ta voix donnait dans l'harmonie

Son timbre clair et beau.

L'esprit se meurt et l'art s'écroule.

Des farces... tel est le seul mets

Que l'on ose offrir à la foule.

O mon pays, que je t'aimais!

Voyez tous ces beaux fils de France,

Tous ces dégénérés!

Témoins de notre décadence,
Riez!... mais non, pleurez!
Viennent les heures meurtrières,
A quels avortons tu commets
La sauvegarde des frontières!...
O mon pays, que je t'aimais.

Qu'un jour la Province envahisse
Les faubourgs de Paris!
Il faut refaire l'édifice
Dont les ais sont pourris.
Que le paysan des montagnes,
Tombant de ses âpres sommets,
Mette à sac nos plates campagnes!...
O mon pays, que je t'aimais!

Souverain qui gardes ta place
Par le droit du vainqueur,
Opprime cette populace
Qui n'a plus rien au cœur.
Où donc est la promesse écrite
Des libertés que tu promets?
On les a quand on les mérite...
O mon pays, que je t'aimais!

Quelle voix peut se faire entendre?
Quelle oreille écouter?
Que sert la plainte de Cassandre,
Qui ne sait pas flatter?

O femme, femme qui me charmes,
Je ne te quitterai jamais.
Je te maudis avec des larmes!...
O mon pays, que je t'aimais!

LES DEUX MADELEINES.

Berger qui descend comme moi
De la montagne,
Où t'en vas-tu par la campagne?
— Je vais au bourg de Saint-Éloi.
Et toi?

— Je vais au hameau de Labrive?
Sur l'autre rive,
Et jusqu'au gué de Saint-Romain
Nous suivons le même chemin.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

— La fille qui porte ce nom
Est-elle blonde
Comme pas une autre en ce monde?
Réponds sans feinte, compagnon.

— Mais non :
La fille dont je parle est brune
Comme pas une.
— N'est-elle pas de Saint-Éloi?
— Mais non, puisqu'elle est de chez moi.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

— As-tu quitté depuis longtemps
Ta fiancée?

— Oui, depuis la Saint-Jean passée.

— Et que fais-tu, depuis ce temps?
— J'attends.

— J'ai vu mourir plus d'une lune
Loin de ma brune.

— Et que fais-tu, depuis ce temps?

— Ce que tu fis : J'attends, j'attends

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

— La fille qui te regarda
Te sera-t-elle,

Après un si long temps, fidèle?

— Puisqu'elle-même s'accorda,
Oui-da.

— Et toi, n'as-tu pas confiance
En sa constance?

— Si je ne le pensais ainsi,
On ne me verrait pas ici.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

Voici bientôt le jour qui fuit ;
La route grise

Devant nous devient indécise.

— Mais une étoile nous conduit,
La nuit.

— Nous allons, à l'aube prochaine,
Voir Madeleine.

Voici le gué de Saint-Romain.

Adieu, berger. — Demain! — Demain!

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

LE CHATEAU DU FOU.

Sur le sommet de la colline,
S'élève un château tout récent,
Qui déjà semble en ruine ;
Il fixe les yeux du passant.

Sous le jeune lierre qui pousse,
On voit se rider les grands murs,
Comme ces fruits rongés de mousse
Qui tombent avant d'être mûrs.

Je gravis à travers la lande :
Un homme était sur le coteau ;
Je l'aborde, et je lui demande
Quel est le nom de ce château.

« Si vous voulez qu'on vous le dise,
Allez ici, là, n'importe où :
C'est le château de la marquise...
Mais non, c'est le château du fou.

« Voilà, si vous voulez les croire,
Ce qu'ils vous répéteront tous.

Mais moi, je connais cette histoire »,
Ajouta-t-il d'un ton plus doux.

« Il passa dans cette contrée,
J'étais jenne, voilà longtemps,
Une femme belle et titrée,
Baronne et veuve avant vingt ans.

« Un jeune homme du voisinage
Conçut pour elle un fol amour.
La dame accepta son hommage
Et crut le payer de retour.

« Ce n'était pas une chaumine
Qui convenait à son blason :
Un château dut sur la colline
Succéder à l'humble maison.

« Tout amant ici-bas élève
Un temple à sa divinité :
Les uns bâtissent dans le rêve,
D'autres dans la réalité.

« La dame voulut elle-même
Dresser le plan de son château.
Rien n'est coûteux pour ce qu'on aime,
Rien n'est trop grand, rien n'est trop beau.

« Pour extraire les pierres blanches,
On taille le sol en gradins.

Les forêts fournissent les planches,
Les prés se changent en jardins.

« Plus de vendanges dans la vigne,
Plus de moissons dans les guérets :
Le désert allonge sa ligne...
Mais après, direz-vous, après?

« Un couple d'oiseaux se sépare
Avant d'avoir construit son nid.
La destinée est si bizarre!
Le château ne fut pas fini,

« Car notre baronne est marquise.
Le manoir loge le hibou,
Et le paysan le baptise
De ce nom : le château du Fou.

« Vous me demanderez peut-être
Le nom de la dame? Pourquoi?
Il vaut mieux ne pas le connaître.
Le fou, regardez-le : c'est moi! »

LE BOUTE-EN-TRAIN.

La chanson à la lèvre ,
Le flacon à la main ,
Comme un satyre au pied de chèvre ,
Tu fais rire le genre humain.
Fouille dans ta mémoire ,
Des chants en jailliront ;
Cherche dans la bouteille noire :
Il reste quelque chose au fond.

Boute , boute
Encore une goutte ,
Boute , boute
Encore un refrain ;
Boute , boute
Refrain et goutte ;
Goutte et refrain ,
Joyeux boute-en-train.

Volontiers tu te privas
Des modernes banquets ,
Où l'on voit quatorze convives
Servis par quatorze laquais.

Mais une table étroite,
Où six couverts sont mis...
Sentez le coude à gauche, à droite,
Le verre en main, chantez, amis!

Boute, boute, etc.

On dit que la jeunesse
N'est plus jeune aujourd'hui,
Que par toi la gaité renaisse
Et trouve en nous son point d'appui.
Si l'on ne peut sur terre
Inventer rien de mieux,
Restaurons Bacchus et Cythère,
Faisons du neuf avec du vieux.

Boute, boute, etc.

Quand les fleurs sont gelées
Dans le jardin des rois,
On voit s'ouvrir les giroflées
Sur le chaume des pauvres toits.
Dans le vin, je préfère
Le goût à la couleur.
Mieux vaut la fleur sans le parterre,
Que le parterre sans la fleur.

Boute, boute, etc.

Revienne le déluge,
Tu vas, Noé nouveau,

Faire de ton arche un refuge
Pour tous ceux qui n'aiment pas l'eau.
Pais, à ton premier signe,
Sur le coteau mouillé,
Nous irons replanter la vigne,
Quand l'arc-en-ciel aura brillé.

Boute, boute
Encore une goutte,
Boute, boute
Encore un refrain;
Boute, boute
Refrain et goutte,
Goutte et refrain,
Joyeux boute-en-train.

DOUBLE RENCONTRE.

Par le chemin,
Un bâton à la main,
J'allais de Folie à Sornette ;
Suivait aussi,
Vous la voyez d'ici,
La même route une fillette.
La belle enfant,
Qui se trouvait devant,
Paraissait marcher inquiète.
Sans me presser,
Je pus la dépasser,
Et doucement tournai la tête.

Mon seul regard
Perça de part en part
La voyageuse délicate ;
Sa joue en fleur
Prit soudain la couleur
Du coquelicot écarlate.
Ce grand émoi,
Qui n'était pas pour moi,

Était-il de naïve espèce ?
 N'abusant pas
 D'un pareil embarras,
 Je gagnai bientôt de vitesse.

Je traversai
 Le bois d'un vert foncé,
 Égayé par les mousses jaunes,
 Et le ruisseau,
 Dissimulant son eau
 Sous les peupliers et les anes.
 Un cabaret
 Non loin de là s'ouvrait
 A l'enseigne de la *Redoute*.
 Les voyageurs,
 Plutôt ici qu'ailleurs,
 S'arrêtaient pour prendre une goutte.

Comme, étant las,
 Je modérais mon pas,
 Je vis venir à ma rencontre
 Un beau garçon,
 Marchant d'autre façon,
 Qui regardait l'heure à sa montre.
 Ce luron-là
 Soudain me rappela
 Notre paysanne gentille.
 Il va de soi,
 Sans qu'on sache pourquoi,
 Qu'un garçon rappelle une fille.

Et je me dis :
S'ils vont au paradis,
Et qu'ils marchent toujours de même,
Lui prestement,
Elle, tout doucement,
On pourra poser ce problème :
Est-ce au bois vert?
Est-ce au ruisseau couvert?
Au cabaret de la *Redoute*?...
Je n'en sais rien,
Mais je gagerais bien
Qu'ils se rencontrèrent en route.

PARISIEN ET PROVINCIAL.

Oui, je suis de la province,
Et vous êtes de Paris.
Pour valoir tant de mépris,
L'avantage est assez mince.

Vous êtes autant de rois;
Le bien faire et le bien dire
Sont soumis à votre empire :
Vous le dites, je le crois.

Vous avez le ton facile;
Vous avez le mot du jour,
Et le genre de la cour,
Et le jargon de la ville.

Les objets d'art et de goût.
Attendent votre suffrage :
Si vous aimez un ouvrage,
Il doit être aimé partout.

Mais dites-moi, je vous prie,
Où sont vos titres scellés?

Dans le sol que vous foulez
Sentez-vous une patrie?

Connaissez-vous la couleur
De votre terre nourrice,
Qui produit maint édifice,
Mais qui n'a ni blé ni fleur?

Tiges écloses en serre,
Avez-vous besoin du jour?
Cœurs d'hiver, le grand amour
Vous est-il bien nécessaire?

Avez-vous à l'horizon
Une oasis calme et pure
Qui blanchit dans la verdure,
Et qu'on nomme sa maison?

Avez-vous la voix touchante
Du passé qui refléurit?
Avez-vous l'herbe qui rit?
Avez-vous l'arbre qui chante?

Et le jardin plein de fruits
Qui vous parle de l'enfance,
Et le bois plein de silence
Qui s'éveille à tous les bruits?

Et la lutte à coups de pommes
Avec le fils du fermier,

Qui vous convainc le premier
De l'égalité des hommes?

Avez-vous senti souvent
Cette soif d'indépendance
Que vous soufflent de naissance
Le grand air et le plein vent?

Non, votre vie est cloîtrée,
Comment pourriez-vous avoir
L'âpre parfum du terroir
Et l'accent de la contrée?

Quel est votre sol nouveau?
L'asphalte de la montagne,
Le macadam de Bretagne,
Le grès de Fontainebleau.

Où prenez-vous ces murailles
Que vers le ciel vous dressez?
Les blocs sur vous entassés
Sont tirés de nos entrailles.

L'étranger et l'inconnu
Avec vous sont de frairie;
Vous êtes l'hôtellerie
Ouverte au premier venu.

Votre sein tari s'abreuve
De notre inondation;

Vous êtes l'alluvion,
Et vous insultez au fleuve!

Vous eussiez cent fois péri,
Sans la sève jeune et forte
Que la France entière apporte
A votre sang appauvri.

Ah! je veux rompre ma chaîne!
Je veux, du monde abrité,
Prendre un bain de liberté,
Vienne la saison prochaine!

Vous direz, je le sais bien :
« Notre ciel en vaut un autre. »
Mais vous allez fuir le vôtre,
Et je vais chercher le mien.

Sous un costume champêtre,
Vous jouerez au paysan;
Mais moi, je serai Gros-Jean,
Quand vous chercherez à l'être.

Adieu, je ne voudrais pas
Abuser de ma faiblesse;
Au premier rang je vous laisse;
Mais convenez-en tout bas :

L'avantage est assez mince,
Pour valoir tant de mépris.
Oui, vous êtes de Paris,
Et je suis de la province.

JALOUSIE.

Jaloux ! Et pourquoi le serais-je ?
Son front est pur et lumineux
Comme un Corrège.
Mon soupçon est un sacrilège :
Je suis heureux !

Heureux ! Lorsque j'étais près d'elle ,
De mes désirs l'entretenant ,
Je me rappelle
Sa froideur , qui m'était mortelle.
Et maintenant...

Maintenant qu'atteignant au faite ,
J'ai vaincu ses sens engourdis ,
Je m'inquiète
De sa trop rapide défaite ,
Et je me dis...

Je me dis que ce bien insigne
Ne devait pas être pour moi.
Étais-je digne
De profaner ce cou de cygne ?
Alors pourquoi...

Pourquoi souffrit-elle l'injure
Que je lui fis quand je l'aimais?
Et qui m'assure
Qu'elle est fidèle, étant parjure?
Ah! si jamais...

Si jamais un autre... ô mon âme!
Ce n'est pas lui que je tuerais.
Mais elle est femme :
Mon mépris sauverait l'infâme,
Et je saurais...

Je saurais la fuir et me taire ;
Mon front n'aurait pas un souci,
Et, solitaire,
J'irais enfouir mon mystère...
Ciel! la voici!

La voici : le soupçon farouche
A son aspect tombe amorti.
Quoi! cette bouche,
Cette voix qui charme et qui touche?...
Non, j'ai menti!

J'ai menti. Visions malsaines,
Disparaissez!
Envolez-vous, chimères vaines...
Ah! mon sang me brûle les veines!
Je suis jaloux!...

LE BON ONCLE.

Il avait fui le trouble de nos villes
Pour s'endormir dans le calme des champs.
Il se disait que les hommes serviles
Ne valent pas les oiseaux et leurs chants.
Le rossignol, le pinson, la fauvette
Pouvaient nicher dans les arbres feuillus ;
Chacun feignait d'ignorer leur cachette.
Oiseaux, chantez ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Il cultivait dans un jardin immense
Toutes les fleurs qui naissent en plein air.
Il ramassait lui-même la semence
Pour la sauver des rigueurs de l'hiver.
Pas un muguet, pas un brin de glyeine
N'était perdu : ses ordres absolus
Étaient qu'on meure où l'on a pris racine.
Fleurs, ouvrez-vous ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Partout des fruits de toutes les essences
Couvraient les murs ou bordaient les chemins :
L'abricotier qui mûrit aux vacances,
Le fraisier fait pour les petites mains ;

Ou le prunier qui, si peu qu'on le touche,
De sa moisson inonde les talus.
La vigne offrait ses grappes à la bouche.
Fruits, mûrissez! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Enfants joyeux, dans ce jardin peut-être,
Quand la nuit tombe et qu'on a peur des loups,
Au coin du bois vous verrez apparaître
L'homme indulgent que vous chérissiez tous.
Il vous dira : « Dans ma haute demeure,
Je n'attends pas de regrets superflus.
La mort est douce et ne vaut pas qu'on pleure. »
Enfants, jouez! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

LE BOULANGER DE GONESSE.

Te voici donc, jeune homme,
Habitant de Paris.
On te dit économe,
Modeste et bien appris,
Mais, pour qu'on te connaisse,
Je veux t'interroger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Soit; beaux-arts ou commerce,
Rien n'est hors de saison :
Il faut que l'homme exerce
Son cœur et sa raison.
Du péché de jeunesse
Tu vas te corriger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— As-tu fixé d'avance,
Pour le coordonner,

Le plan de l'existence
Que tu prétends mener?
Cent ennemis sans cesse
Te viendront assiéger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— En lettres, en musique,
Que seras-tu demain?
Romantique, ou classique?
Rossiniste, ou Germain?
Dis-moi dans quelle espèce
Il faudra te ranger?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Régleras-tu ta montre
Sur le trône, ou l'autel?
Seras-tu pour, ou contre
Le pouvoir temporel?
Selon quelle sagesse
Vas-tu te diriger?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— A quels nouveaux principes
Te rattacheras-tu?

A l'école des pipes ,
Ou du chapeau pointu ?
Quelle est, touchant la presse ,
Ta façon de juger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Il n'est pas impossible ,
Jeune homme, que l'amour ,
Si ton cœur est sensible ;
T'égaré quelque jour.
C'est une douce ivresse ,
Mais c'est un grand danger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Surtout fuis comme un crime
L'ambition ! Vois-tu ,
C'est l'insondable abîme
Où sombre la vertu.
Fais-moi bien la promesse
De ne pas t'y plonger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Au fait, c'est entre mille
Un des plus sûrs moyens
De te montrer utile

A tes concitoyens,
Cuis donc pour la noblesse ,
Le peuple et l'étranger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

SARAH LA GRISE.

Lorsque Sarah, ma jument grise,
Solide encore à dix-neuf ans,
Est attelée au char-à-bancs,
Que croyez-vous qu'elle se dise?
« Mon maître n'est pas inhumain;
Sans doute

Nous nous reposerons demain.
En route! »

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*
Ne savez-vous pas votre route?

— Non, dit Sarah,
Je vais où mon maître voudra. »

Tout en trottant, elle raisonne :
« Où me conduit-il aujourd'hui?
Volontiers j'irais avec lui,
S'il faisait route courte et bonne.
Modérons-nous; ne peut-on pas,
Sans honte,
Aller de temps en temps au pas?
Ça monte.

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*
Vous trouvez que la route monte?

— Oui, dit Sarah;

Tout à l'heure elle descendra.

« Sur la droite, ici près, demeure
 Un vieil ami de la maison.

L'amitié n'est plus de saison :
 Nous la négligeons à cette heure.

Allons, mon maître, par pitié,
 Je boite,

Un sacrifice à l'amitié :

A droite!

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*
Vous voulez donc tourner à droite?

— Oui, dit Sarah :

Le vieil ami nous oubliera.

« A gauche est notre métairie,
 Voilà toute une éternité

Que nous n'avons rien visité,
 Grange, grenier, ni bergerie.

Allons voir notre nouveau foin
 Qu'on fanche.

Tournons ici; ce n'est pas loin :

A gauche.

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*
Vous voulez donc tourner à gauche?

— Oui, dit Sarah :

Notre fermier nous trompera.

« Allons, poursuivons notre course.
Mais seulement si je pouvais
Souffler, car je sais où je vais,
Et je n'ai plus qu'une ressource :
C'est le cabaret aux rideaux
De serge.

Où s'arrêtent les lourds chevaux
D'auberge.

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*
Vous vous arrêtez à l'auberge?

— Non, dit Sarah,
On ira tant que l'on pourra.

« Ah! c'est toujours la même histoire,
Et toujours histoire d'amour,
On ne pense pas au retour,
On arrive en chantant victoire.
Voici la maison, je la dois
Connaître :

Vous y venez souventes fois,
Mon maître.

— *Eh bien! arrêtez-vous, Sarah!*
Attendez ici votre maître.

— Oui, dit Sarah :
Je sais qui le ramènera. »

LE TOUR DU MONDE.

Paul se prit un jour à songer.
La suite de sa rêverie
Fut un désir de voyager
Qui n'entendait pas raillerie.
Livrant son esprit à la foi
D'une espérance vagabonde,
Il résolut de faire... quoi?
Le tour du monde.

Il va trouver son médecin,
Un Hippocrate de village,
Pour lui confesser son dessein.
« Bien, dit ce docte personnage ;
Les anciens l'ont dit avant nous :
Les voyages forment les hommes,
Et nous en avons besoin tous
Tant que nous sommes.

— Voyons, docteur, causons un peu :
D'abord, où commence le monde !
Le monde? — Ici même, parbleu !
Où vous êtes ! La terre est ronde.

— Bravo! je l'aime autant ainsi;

Mais où finit le tour du monde?

— Toujours où vous êtes, ici!

La terre est ronde.

— Soit, dit Paul, je sors par ma cour,

Ou par mon jardin, il n'importe;

Je saurai que j'ai fait mon tour

Si je rentre par l'autre porte.

— Sans doute, allez toujours tout droit,

Sur une orange ou sur la terre,

Vous reviendrez au même endroit;

La chose est claire.

— Mais à ce compte, cher docteur,

Si je comprends bien mon affaire.

Je suis le pôle, l'équateur,

Le méridien de ma sphère;

Je suis le nœud qui réunit

Les cercles terrestre et céleste.

Ici tout commence et finit.

J'y suis, j'y reste. »

Paul eut-il tort, eut-il raison?

La fortune et les hirondelles

Font leur nid dans notre maison

Lorsque nous courons après elles.

Le bonheur est là sous la main;

Eh bien! que le ciel nous confonde,

Si nous ne commençons demain

Le tour du monde!

LE MUR.

Depuis que j'abrite ma vie
Derrière le mur de la loi,
Tous mes voisins meurent d'envie
De voir ce qui se fait chez moi.
Toute existence qui se cache
Pour le public a des appas.
Qu'on se le dise et qu'on le sache :
Ce mur est mien ; n'y touchez pas.

Je comprends qu'on veuille connaître
Les habitants d'une maison
Qui n'a ni porte ni fenêtre,
Et qui n'est pas une prison.
On se rassemble, on s'interpelle ;
Les plus hardis disent tout bas :
« Si nous appliquions une échelle ? »
Ce mur est mien ; n'y grimpez pas.

Les polissons du voisinage
Profitent de notre sommeil
Pour y tracer plus d'une image
Que voit l'aurore à son réveil.

Anteurs de ces basses peintures,
N'arrêtez point ici vos pas;
Portez ailleurs vos signatures.
Ce mur est mien; n'y peignez pas.

Bavards, chroniqueurs, journalistes,
Qui savez vous fourrer partout,
Charlatans, médecins, dentistes;
Nouveautés de luxe et de goût,
Chiens perdus, terriers ou caniches,
Faiseurs de tours, dresseurs d'appâts,
Apposez plus loin vos affiches.
Ce mur est mien; n'y collez pas.

Pourtant au fond je suis bonhomme,
Et si le bruit fait mon effroi,
Je serais désolé qu'en somme
On ne parlât jamais de moi.
Le mur où ma vertu se loge
Est sacré; mais si vous voulez
L'utiliser à mon éloge,
Touchez; grimpez, peignez, collez.

LE PETIT ROI.

Nous avons dans notre famille
Un petit despote en coquille ,
 Qui nous rend tous
 Plus ou moins fous.

Ce mineur nous tient en tutelle ;
Voilà la raison pour laquelle
Nous l'appelons le petit roi.

 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui valons ce que vaut le roi ;
Nous l'appelons le petit roi.

Il a le teint brun de son père
Et les cheveux blonds de sa mère ;
 Vous devinez
 Quel est son nez.

Ses yeux sont plus grands que sa bouche,
Et si vifs qu'on le croirait louche :
Qu'il est joli, le petit roi !

 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions beaux comme le roi :
Qu'il est joli, le petit roi !

Il a l'étoffe d'un Alcide ;
Ses membres de cariatide
 Semblent bâtis
 Sur pilotis.

Il bat la nourrice et la bonne
Qui prennent soin de sa personne.
Il est si fort, le petit roi !
 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi.

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions faits comme le roi.
Il est si fort, le petit roi !

Il a quelquefois des manières
Qu'on pourrait appeler princières :
 Hier, je le vis
 Prendre un louis
(C'était dans ma poche peut-être)
Et le jeter par la fenêtre.
Il est si bon, le petit roi !
 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui saurions imiter le roi.
Il est si bon, le petit roi !

Il a de l'esprit à revendre ;
 C'est de sa voix qu'il faut entendre
 Les mots plaisants
 A double sens
 Que nous faisons à son usage.
 Et qu'on redira d'âge en âge.
 Qu'il a d'esprit, le petit roi !
 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
 Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
 Qui dirions ce que dit le roi.
 Qu'il a d'esprit, le petit roi !

Il fume comme un petit homme
 Une pipe en sucre de pomme,
 Se pose sur
 Un cheval sûr,
 Prend son grand sabre de bataille,
 Et met en fuite la volaille.
 Qu'il est vaillant, le petit roi !
 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
 Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
 Qui ferions ce que fait le roi.
 Qu'il est vaillant, le petit roi !

Un jour, l'espiègle prend ma montre,
 Brise le ressort, et me montre
 Que l'animal
 Est mis à mal.

Il fait les cornes à son père,
Il fait bien pis sur sa grand'mère.
Il est si gai, le petit roi!
 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui plaisantons comme le roi.
Il est si gai, le petit roi!

Si cet enfant n'était pas nôtre,
Je crois qu'il serait comme un autre,
 Ni beau, ni laid;
 Et même il est...
Mais chut! il ne faut pas le dire;
Ne pouvant mieux, mieux vaut en rire.
Il est charmant, le petit roi!
 Et, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui voudrions railler le roi.
Il est parfait, le petit roi!

AU BOIS DE BOULOGNE.

A l'heure où Paris dans la brume
Au jour s'éveille lentement,
Sortez de la ville qui fume :
Le bois de Boulogne est charmant.

On n'y voit pas un équipage,
Mais quelques chevaux promenés,
Ou quelque noce de village,
Ou bien encore : devinez.

Deux amoureux (je le suppose)
Allaient au hasard du chemin,
Se dormant, pour changer de pose,
Tantôt le bras, tantôt la main,

Tantôt courant à perdre haleine,
Puis s'arrêtant irrésolus.
Elle avait dix-huit ans à peine ;
Il avait vingt-cinq ans au plus.

Les rayons d'un soleil oblique
Sur le sol venaient se jouer,

Rayons brillants sans calorique,
Soleil trompeur de février.

La saison était loin encore,
Où le chêne, avec volupté,
Dans ses artères sent éclore
La sève de sa puberté.

Et ne voyant pas de verdure,
Ils s'étonnaient, les amoureux,
De ce retard de la nature,
Quand l'heure avait sonné pour eux.

Un tapis de feuilles séchées
Sous leurs pieds craquait par instants,
Et tenait encore cachées
Les espérances du printemps.

Eux qui cherchaient l'herbe nouvelle,
N'avaient souci que des vivants,
Et de la canne et de l'ombrelle
Jetaient la feuille morte aux vents.

Bien longtemps à la même place
Ce jeu semblait les divertir,
Quand on entendit dans l'espace
Un coup de canon retentir.

Puis un second, puis un troisième...
Un garde passait près de là ;

Pour avoir le mot du problème,
Un des amoureux l'appela :

« Hé! garde, par quelle aventure
Entend-on le canon ici?
— Mais, Madame, c'est l'ouverture
Des deux Chambres. — Merci. — Merci. »

Et les deux amants s'en allèrent,
Sans autrement se soucier
Des deux Chambres qui s'assemblèrent,
Que des feuilles de l'an dernier.

L'OSMANOMANIE.

(Haussmann)

Osman, préfet de Bajazet.
Fut pris d'un étrange délire :
Il démolissait pour construire,
Et pour démolir construisait.
Est-ce démente? je le nie ;
On n'est pas fou pour être musulman.
 Tel fut Osman ,
Père de l'osmanomanie.

Expropriant tout sous ses pas ,
Sauf indemnité préalable ,
Il fit une ville habitable
Pour ceux qui ne l'habitaient pas.
Sa mémoire sera bénie ;
On n'est pas Turc pour être musulman.
 Tel fut Osman ,
Père de l'osmanomanie.

De son chef ayant résolu
La question municipale,
Il sut pourvoir sa capitale
D'un conseil qu'il avait élu.

Ce n'était point une ironie ;
 Ou n'est pas fier pour être musulman.
 Tel fut Osman ,
 Père de l'osmanomanie.

D'aucuns ont voulu parier
 Que, pour compléter son système ,
 Portant la pioche sur lui-même ,
 Il se faisait exproprier.
 C'est une pure calomnie ;
 Ou n'est pas juif pour être musulman.
 Tel fut Osman ,
 Père de l'osmanomanie.

Ce qu'auraient tenté sans profit
 Les rats, les castors, les termites ,
 Le feu, le fer et les jésuites ,
 Il le voulut faire et le fit.
 Puis, quand son œuvre fut finie ,
 Il s'endormit comme un bon musulman.
 Tel fut Osman ,
 Père de l'osmanomanie.

Un jour qu'il passait triomphant
 Sur le macadam de Byzance ,
 Il entendit cette romance ,
 Que chantait une voix d'enfant.
 Sa gloire n'en fut pas ternie :
 Ou n'est pas sot pour être musulman
 Tel fut Osman ,
 Père de l'osmanomanie.

LES NOUVEAUX BOULEVARDS.

(Haussmann)

A Paris, de toutes parts,
On perce des boulevards.
Derrière la Madeleine,
Ce n'est pas sans quelque peine
Qu'on retrouve son chemin,
En trouvant deux sous la main.
Je conviens qu'ils sont superbes;
Mais, boulevards, dites-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi?)
Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes, je le sais,
Fut un excellent Français.
Jamais ne se vit un homme
Plus rangé, plus économe.
Si le roi trop dépensait,
Malesherbes lui lançait
Des remontrances acerbes.
Or, boulevards, dites-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi?)
Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes, m'a-t-on dit,
Ce même roi défendit,

Quand il fut dans l'infortune.
 Mais fut trouvée importune
 Sa vertu (pas trop n'en faut) ;
 Ce fut là son seul défaut.
 Vous qui croyez aux proverbes,
 Conseillers, expliquez-moi
 Pourquoi je confonds (pourquoi?)
 Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes ignorait
 Qu'argent produit intérêt,
 Qu'à Paris comme en Autriche,
 Plus on doit plus on est riche ;
 Et que nos fils sont heureux
 Que l'on sème ainsi pour eux.
 Vous qui récoltez nos gerbes,
 Percepteurs, expliquez-moi
 Pourquoi je confonds (pourquoi?)
 Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes, prétend-on,
 Fut plus sage que Caton.
 Il n'était point idolâtre
 Des femmes ni du théâtre.
 En bon père, en bon chrétien,
 Finit ce grand citoyen.
 Vous qui dormez sous les herbes,
 Expropriés, dites-moi
 Pourquoi je confonds (pourquoi?)
 Haussmann avec Malesherbes?

LE COEUR VOLANT.

A l'auberge du *Cœur-Volant*,
Les amoureux et les touristes
Vont passer un mois en artistes,
Monde aventureux et galant.
Par un soir joyeux de septembre,
Un voyageur pâle et souffrant
Heurte au seuil et dit en entrant :
— Peut-on me donner une chambre ?

Arrive à pas lents l'hôtelier ;
Accourt sa femme la première.
— C'est vous, Monsieur, dit l'hôtelière,
C'est vous qui vîntes l'an dernier ?
Votre chambre était au deuxième...
Oh ! j'ai bonne mémoire, allez !
Elle est libre, et si vous voulez?...
— Mais non, je ne veux pas la même

— C'est bien, vous ferez votre choix.
Mais cette dame ou demoiselle,
Si bonne, si simple, si belle,
Qui vint avec vous l'autre fois,

Ne l'avez-vous pas amenée?

Alors je devine ceci :

Vous préférez l'attendre ici?

— Mais non, je suis seul cette année.

— C'est dommage, nous l'aimions tous.

Les pauvres disaient : Viendra-t-elle,

La dame délicate et frêle?

Car souvent nous parlons de vous.

Tous les soirs, à la promenade,

Vous alliez, soutenant ses pas.

Elle est malade, n'est-ce pas?

— Mais non, elle n'est pas malade.

— Ah! mon bon Monsieur, qu'ai-je fait?

C'est moi qui vous déchire l'âme.

Soyez indulgent, je suis femme;

J'ai parlé plus qu'il ne fallait.

Et pourtant ma frayeur l'emporte...

Elle est... Vous ne répondrez rien.

Elle est morte, je le vois bien.

— Mais non! non, elle n'est pas morte.

— Que vois-je? des pleurs dans vos yeux?

Et c'est moi qui les fais répandre!

On n'a pas besoin de comprendre

Pour plaindre les gens malheureux.

— Oui, bonne femme, je suis triste,

Et j'ai besoin de voyager;

Mais chez vous je ne puis loger.

Adieu, l'auberge et l'aubergiste!

LE VOEU DE ROCHEFORT.

1869.

Un jour qu'il marchait au milieu
De ses licteurs et sentinelles,
Rochefort s'écria : Mon Dieu !
Que j'étais heureux à Bruxelles !
J'étais en exil, mais enfin
J'avais la liberté pratique ;
Je mangeais lorsque j'avais faim.
Je veux retourner en Belgique.

« J'ai près de moi trop de gaillards,
Ici le fils et là le père,
Gaillards de face et de trois quarts,
Gaillard d'avant, gaillard d'arrière.
Qui donc me débarrassera
De cette race prolifique,
Gaillards, braillards, et cætera ?
Je veux retourner en Belgique.

« Je sais que je suis leur bon Dieu ;
Mais je ne bois pas l'ambrosie ;

Pour leur cognac et leur vin bleu,
 L'expression est mal choisie.
 Au fond, je suis un homme doux,
 Et, faire toujours l'énergique,
 C'est bien ennuyeux, *savez-vous?*
 Je veux retourner en Belgique.

« Je suis la machine à parler
 De la foule avide et prodigue.
 Quand tout le monde y vient souffler,
 C'est l'instrument qui se fatigue.
 Il faut courir là-bas, ici,
 Transporter ma boîte à musique.
 C'est bien, mais c'est assez; merci!
 Je veux retourner en Belgique.

« Je n'ai plus de droits au sommeil
 Depuis que la gloire m'inonde.
 Quand on se nomme le soleil,
 Il faut luire pour tout le monde.
 Il faut que du matin au soir
 Je prenne ma pose tragique.
 Mon Dieu, si je pouvais m'asseoir!
 Je veux retourner en Belgique.

« Je suis bien obligé d'avoir
 Un double cadran à ma montre,
 Le cadran blanc, le cadran noir,
 Le serment pour, le serment contre.

Lequel des deux dois-je tenir ?
O ma raison ! ô la logique !
Où diable allez-vous en venir ?
Je veux retourner en Belgique. »

Tandis qu'il épanchait son cœur,
Un personnage de l'Empire
Lui dit : « Je comprends ta douleur ;
Mais la mienne est encor bien pire.
Si tu voulais, là-bas, loin d'eux?... »
On n'entendit pas la réplique.
Ils s'embrassèrent tous les deux,
Et partirent pour la Belgique.

L' AÏEULE.

Que dit l'aïeule ,
Quand elle est seule
Avec Loïs ,
Fils de son fils ?
« O toi ! ma force et ma faiblesse ,
Joie et tourment ,
Tu me fais chérir la vieillesse ,
Mon doux amant .
Je suis ta servante , ô mon maître ,
Heureuse de te voir heureux ;
Tu fais de moi ce que tu veux .
Dépêchons-nous ; bientôt peut-être
Grand'mère ne sera plus là .
Allons , Loïs , embrassez-la . »

Que dit l'aïeule ,
Quand elle est seule
Avec Loïs ,
Fils de son fils ?
« Ils vont disant que je te gêne ;
Sais-tu pourquoi ?
C'est qu'ils arrivent à la hâte
Tous après moi . »

Ils savent que je te pardonne
 Plus d'un défaut; ils sont jaloux.
 Je répons : Je sème pour vous;
 Il sera bon si je fus bonne.
 Grand'mère ne sera plus là.
 Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,
 Quand elle est seule
 Avec Loïs,
 Fils de son fils?
 « Garde-toi bien de leur redire
 Ce que je dis :
 Tu seras beau comme un sourire
 Du paradis.
 Je me figure que ta tête
 Aura des rayons éclatants.
 Toutes les femmes, dans vingt ans,
 Se disputeront ta conquête.
 Grand'mère ne sera plus là.
 Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,
 Quand elle est seule
 Avec Loïs,
 Fils de son fils?
 « Sois sage, mais pas trop, en somme;
 Songe souvent
 Qu'il faudra que tu sois un homme,
 Petit enfant!

Mon descendant à barbe blonde
Sera fier avec les puissants ,
Béni avec les innocents ,
Et loyal envers tout le monde.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que fit l'aïeule ?
Elle était seule
Avec Loïs,
Fils de son fils.
Tout en berçant l'enfant qu'elle aime
Sur ses genoux ,
Le sommeil la prit elle-même ,
Profond et doux.
On eût dit qu'elle allait rejoindre ,
Avec un ange entre les bras ,
Ceux qui sont endormis là-bas...
Mais, quand le matin vint à poindre ,
Grand'mère était encore là.
Allons, Loïs, éveillez-la.

PAX DOMINI.

1868.

Enfin voici l'ère féconde
Qui doit régénérer le monde.

Pax Domini sit vobiscum.

— Bonhomme, mettez vos lunettes,
Et vous lirez dans les gazettes :

Si vis pacem, para bellum.

— Soldats devenus inutiles,
Rentrez aux champs, quittez nos villes.

Pax Domini sit vobiscum.

— Moins il en faut, plus on en lève ;
C'est la Paix qui porte le glaive.

Si vis pacem, para bellum.

— Il n'est plus d'intérêts contraires,
Tous les étrangers sont des frères.

Pax Domini sit vobiscum.

— De la Baltique aux deux Calabres
On ne fait que traîner des sabres.

Si vis pacem, para bellum.

— Forgerons, changez de méthode,
Le fusil est passé de mode.

Pax Domini sit vobiscum.

— Nous faisons de petits modèles
Dont vous recevrez des nouvelles.
Si vis pacem , para bellum.

— Fondeurs , vous laisserez , j'espère ,
Les canons pour la statuaire.
Pax Domini sit vobiscum.

— Et tous les fondeurs de répondre :
« On en fond tant qu'on en peut fondre. »
Si vis pacem , para bellum.

— Casernes , maisons colossales ,
Vous allez devenir des halles.
Pax Domini sit vobiscum.

— Aux grands onguents , les grandes boîtes ;
Nous sommes partout trop étroites.
Si vis pacem , para bellum.

— Tailleurs ci-devant militaires ,
Vous habillerez les notaires.
Pax Domini sit vobiscum.

— On a des commandes énormes
Dans tous les genres d'uniformes.
Si vis pacem , para bellum.

— Charbon pilé , soufre et salpêtre ,
Sans bruit vous allez disparaître.
Pax Domini sit vobiscum.

— Le noir meunier doit toujours moudre
Les grains qui feront de la poudre.
Si vis pacem , para bellum.

— Bersagliers, kaiserlicks, milice,
Pandours, landwehr, Dieu vous bénisse !

Pax Domini sit vobiscum.

— Nous allons par catégories
Défendre toutes les patries.

Si vis pacem, para bellum.

— France, Autriche, Prusse, Italie,
Votre œuvre est enfin accomplie.

Pax Domini sit vobiscum.

— Tambour battant, mèche allumée,
Nous trinquons à la paix armée.

Si vis pacem, para bellum.

A D I E U .

Adieu, ma belle enfant !
J'ai secoué ma chaîne.
Ma pitié vous défend,
Et je n'ai plus de haine.
Mon cœur vous oubliera ;
Mais pour vous, ma petite,
Il vous en souviendra,
Larira !
De l'ami qui vous quitte.

Adieu ; je trouverai,
Dans ma course en ce monde,
Plus d'un œil azuré,
Plus d'une tresse blonde.
Un autre vous dira
Que vous êtes jolie...
Il vous en souviendra,
Larira,
De ma longue folie.

Adieu ; dans le grand bois
Allez, ô ma petite !

Effeuiller sous vos doigts
La blanche marguerite :
C'est là que l'ou verra
Combien les fleurs sont franches.
Il vous en souviendra,
Larira,
Des marguerites blanches !

Adieu ; je porte au doigt
Votre bague menteuse.
Jetez la mienne, soit :
Vous en seriez hontense.
Mais quand pour vous luira
Le jour de l'hyménée,
Il vous en souviendra,
Larira,
De la bague donnée.

Adieu, sous les tilleuls
Vous passerez encore ;
Là, nous demeurions seuls,
Inquiets de l'aurore.
Un jour ma main serra
La vôtre, et vous, troublée...
Il vous en souviendra,
Larira,
Des tilleuls de l'allée.

Adieu, riez toujours,
Chantez votre allégresse ;

Marchez sur mes beaux jours
Et sur votre jeunesse ;
Le ciel vous sourira ,
La fortune vous berce .
Il vous en souviendra ,
Larira ,
Des larmes que je verse .

LE ROI DE LA FÈVE.

Je suis roi de par la fève,
Et mon rêve
Doit durer un soir entier.
Puisqu'il faut qu'on se résigne,
Soyons digne
De notre nouveau métier.

Je ferai de mes richesses
Des largesses :
Mes amis, empressez-vous,
Je veux honorer bien vite
Le mérite ;
Vous devez en avoir tous.

Mais quoi ! l'on m'appelle Sire...
Qu'est-ce à dire ?
Je n'en suis pas irrité ?
Ma Majesté paternelle
Serait-elle
Sensible à la vanité ?

C'est d'une insigne faiblesse :
Mais je laisse

Mes scrupules sommeiller.
 La flatterie est plus douce
 Que la mousse,
 Et j'en fais mon oreiller.

La vérité chaste et probe
 Se dérobe
 Sous des voiles complaisants :
 Je ne puis plus la connaître,
 Moi le maître,
 Qu'à travers mes courtisans.

Qu'ils me semblent méprisables,
 Mes semblables !
 La vertu n'existe pas.
 A mesure que je règne,
 Je dédaigne
 Le troupeau qui suit mes pas.

Et parfois mon cœur fidèle
 Me rappelle
 Ceux à qui j'ai tout promis.
 Où sont-ils ? Quoi ! ma présence
 Les offense ?
 Les rois n'ont jamais d'amis.

Leur affection est morte...
 Que m'importe !
 Des conseils, je n'en veux plus ;
 Je veux des bouches muettes,

Des mains prêtes,
Des dévouements absolus.

O mes projets de justice,
Un caprice
Vous emporte tour à tour.
Toute crédulité sainte
S'est éteinte :
Je ne connais plus l'amour.

Désormais je ne veux croire
Qu'à ma gloire ;
Qu'on la proclame en tous lieux !
Dans mon culte de moi-même,
Je blasphème
Et je suis jaloux des dieux...

Mais qu'entends-je ? Minuit sonne :
Ma couronne
Sur mon front vole en éclats.
Ah ! j'ai fait un mauvais rêve !
Qu'il s'achève,
Mes amis, entre vos bras !

LE COUSIN CHARLES.

Tu viens du pays, cousin Charle :
Quelles nouvelles? Parle, parle.
— J'ai vu ta mère, elle m'a dit :
« Embrasse bien notre petit.
Pour lui j'ai brûlé plus d'un cierge.
Les soldats n'ont pas assez peur.
Dis-lui qu'il mette sur son cœur
Cette médaille de la Vierge. »

— Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

Cousin Charle, as-tu vu mon père ?
Toujours bon ouvrier, j'espère ?
— Il m'a dit : « Mon petit Charlot,
Puisque tu dois le voir bientôt,
J'ai quelque chose à te remettre :
Écrire n'est pas mon état ;
Mais je l'ai fait pour le soldat :
Tu lui porteras cette lettre. »

— Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

As-tu vu ma sœur Marguerite ?
Je la quittai toute petite.
— Elle entre dans ses dix-huit ans ;
Elle est belle comme un printemps...
Lorsque j'allais franchir la porte,
Sans que personne pût la voir,
Elle a serré dans mon mouchoir
Ce louis d'or que je t'apporte.

— Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

Est-ce tout, petit cousin Charle ?
Personne d'autre?... Parle, parle.
— J'ai vu cousines et cousins,
Les camarades, les voisins,
Tous ils m'ont dit, comme on suppose :
« S'il ne nous a pas oubliés,
Faites-lui bien nos amitiés. »
Mais je ne vois pas autre chose.

— Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

Adieu, cousin, et bon voyage !
Ne quitte jamais le village.
— Qu'as-tu, mon ami ? Tu riais,
Et tu pleures !... Ah ! j'oubliais
Cette bague que j'avais mise
A mon doigt, pour te la donner.
C'est... tu ne pourrais deviner.
Tu sais bien, la petite Élise...

— Merci, cousin Charles, merci !
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

RONDE DES CREVÉS.

Vous qui jetez la pierre
Par-dessus notre mur,
Ayez l'âme moins fière,
Messieurs de l'âge mûr.

Que voulez-vous? les causes
Produisent les effets :
Les rosiers font les roses,
Et vous nous avez faits.

Il faut que l'on connaisse
D'où chacun est sorti :
Nous sommes la jeunesse
D'un siècle perversi.

Que voulez-vous? etc.

Quand les fruits ou les hommes
Se gâtent par milliers,
On n'en veut point aux pommes,
Ou en veut aux pommiers.

Que voulez-vous? etc.

Nous sommes ridicules ,
Malingres et petits :
Étaient-ils des Hercules ,
Ceux qui nous ont bâtis ?

Que voulez-vous ? etc.

Vous raillez nos costumes
Et vous les trouvez laids ,
Vous qui dans ses coutumes
Avez singé l'Anglais !

Que voulez-vous ? etc.

Vous riez de nos gestes
Et de notre maintien ;
Nous avons eu vos restes :
Il ne vous restait rien.

Que voulez-vous ? etc.

Nous sommes avant l'âge
Caducs et dévastés :
Admirez votre ouvrage
Dans nos infirmités.

Que voulez-vous ? etc.

Vos farces de théâtre
Nous ont donné le ton ;

Si vous étiez de plâtre,
Nous sommes de carton.

Que voulez-vous? etc.

Vous avez été drôles;
Vieillis, vous maugréez
De voir jouer les rôles
Que vous avez créés.

Que voulez-vous? etc.

Ayant peu de principes,
Vous nous avez dressés
A culotter des pipes,
Et nous fumons assez.

Que voulez-vous? etc.

Votre gloire est complète :
N'avez-vous pas écrit
Que plus on était bête
Plus on avait d'esprit?

Que voulez-vous? etc.

Votre race est flétrie
Pour avoir plaisanté
L'amour de la patrie
Et de la liberté.

Que voulez-vous? etc.

Arrière, camarades !
Nos temps sont arrivés :
Vous étiez les malades,
Nous sommes les crevés.

Que voulez-vous ? les causes
Produisent les effets :
Les rosiers font les roses,
Et vous nous avez faits.

DOUBLE ZÉRO.

1869.

Je partis un jour pour la chasse,
Ayant placé dans ma besace
Du plomb de plus d'un numéro :
Zéro, zéro, double zéro.

Je recherchais une alliance
Avec la dot et l'espérance.
Léandre poursuivait Héro.
Zéro, zéro, double zéro.

J'allai d'abord droit à Bruxelles ;
Les femmes y font des dentelles,
Les hommes boivent le faro.
Zéro, zéro, double zéro.

Le Hollandais fume la pipe,
Cultive fromage et tulipe,
Coupe à cœur et garde à carreau.
Zéro, zéro, double zéro.

Il me sembla que ces contrées
Étaient par trop hyperborées ;

On en sort, par terre ou par eau,
Zéro, zéro, double zéro.

La Prusse n'est pas ce que j'aime,
Et je refuserais quand même
Une héritière de Moreau...
Zéro, zéro, double zéro.

Puis je songeais à la Pologne,
Et je passai devant Cologne
En enfouçant mon sombrero.
Zéro, zéro, double zéro.

Rien à faire en terre badoise;
On y bismarke, on y patoise;
Le grand-duc s'est fait hobereau.
Zéro, zéro, double zéro.

Je me dirigeai vers la Suisse.
Berne me dit : » Dieu vous bénisse ! »
Genève me cria : « Haro ! »
Zéro, zéro, double zéro.

On me montra ma fiancée,
Mais elle était trop haut placée,
Sur le sommet de la Jungfrau.
Zéro, zéro, double zéro.

Je me souvins qu'en Italie
Était une enfant fort jolie;

Fille d'un vieux carbonaro.
Zéro, zéro, double zéro.

Je trouvai la belle occupée,
Désarticulant sa poupée
Et chantant un romancero.
Zéro, zéro; double zéro.

Elle me conta que son père
Chassait du côté de Saint-Pierre
Avec son feutre et son sarrau.
Zéro, zéro, double zéro.

J'avais au sud des Pyrénées
Quelques créances obstinées
Remontant au Trocadéro :
Zéro, zéro, double zéro.

Je me fis indiquer la banque
Du bachelier de Salamanque,
Et présentai mon bordereau :
Zéro, zéro, double zéro.

Mais, au lieu d'acquitter le reste,
On me fit un emprunt modeste,
Garanti par Baldomero :
Zéro, zéro, double zéro.

Voilà pourtant ce que l'on gagne
A faire crédit à l'Espagne ;

On est rasé par Figaro.
Zéro, zéro, double zéro.

J'avais encore une ressource,
Je pouvais jouer à la bourse;
Un agent m'ouvrit son bureau :
Zéro, zéro, double zéro.

Monaco tenta mon audace ;
C'est là qu'on chasse et qu'on déchasse ;
Mais il n'y sort qu'un numéro :
Zéro, zéro, double zéro.

A la fin je revins bredonille,
Portant mon fusil en quenouille,
N'ayant femme, argent, ni perdreau :
Zéro, zéro, double zéro.

LE PEINTRE DES ROIS.

A la cour d'un roi d'Allemagne,
Je voyais souvent autrefois
Un artiste de la Romagne,
Albertini, peintre des rois.

D'un bout à l'autre de l'année,
Il fabriquait, de parti pris,
La même tête couronnée,
Même qualité, même prix.

Revenu d'ailleurs assez mince,
Et sujet aux revirements...
Cela s'expédie en province,
Aux bons bourgmestres allemands.

Peindre vingt fois la même tête,
Ce n'est pas fort divertissant;
Mais la main est faite et refaite
Quand on arrive au chiffre cent.

Un jour, étant dans le royaume,
J'allai voir cet Albertini.

Il travaillait au roi Guillaume
Qui n'était pas encor fini.

Il avait peint les accessoires ,
Paysage , foud de portrait ,
L'habit , la couronne et les gloires ,
Mais du visage pas un trait.

L'incident me parut bizarre ;
Albertini , sans s'émouvoir ,
Me dit : « Celui que je prépare
Ne peut-il pas mourir ce soir ?

C'est une mission céleste
Que Dieu lui confie ici-bas :
Le roi meurt , la royauté reste ,
L'homme a changé , l'habit non pas.

Le roi mort , fût-il Charlemagne ,
Son portrait n'a plus de valeur.
Tous les bourgmestres d'Allemagne
Vondront avoir son successeur.

La besogne est faite d'avance ;
En quatre ou cinq coups de pinceau
Je complète la ressemblance ,
Et je présente mon tableau.

Quand Dieu reprend Guillaume père ,
Guillaume fils nous est rendu ;
Le royaume est toujours prospère ,
Et mon portrait n'est pas perdu. »

PROFESSION DE FOI

POUVANT SERVIR A PLUS D'UN CANDIDAT.

1869.

Mes chers concitoyens, j'aspire
A l'honneur de représenter
L'arrondissement de l'Empire
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :
Étant de mil huit cent vingt-six,
Pour les jeunes je suis un père,
Pour les anciens je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses
Dont abuse tel candidat
Qui ne fait valoir ses richesses
Que pour leur devoir son mandat.

J'ai sur lui ce grand avantage
Que vos intérêts sont les miens :
Les connaissant, je les partage ;
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,
Auront droit à mes premiers soins ;
Vos doctrines, je les ai toutes,
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger,
Mais, si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise
Avec la vie à bon marché ;

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort,
L'élargissement des frontières,
Sans guerre et d'un commun accord ;

L'instruction obligatoire,
Sans contraindre qui que ce soit ;
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les blés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez.

Faut-il maintenant que je dise
Mes principes les plus secrets ?
Dût-on accuser ma franchise ,
Je suis un homme de progrès.

De progrès, Messieurs, c'est-à-dire
D'amour, de lumière et de foi.
Si ce rude aveu peut me nuire,
Qu'au moins les bons votent pour moi !

Si j'en connaissais un plus juste
Qui se présentât aujourd'hui ,
A l'instar de Philippe Auguste ,
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela, n'est-il pas juste
Que tous mes concurrents, en chœur,
A l'instar de Philippe Auguste,
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme ,
Dont les droits ne sont pas écrits ;
Ils sont écrits dans mon programme
A l'égal de ceux des maris.

J'attends avec quelque espérance
Vos vœux librement exprimés,
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant vous vous nommez.

LA BRANCHE MÈRE.

Cet arbre, frappé du tonnerre,
Avait encore, l'an dernier,
Une branche, la branche mère,
Qui couronnait son front altier.
Elle était la moitié du chêne;
Les rameaux éclos alentour
L'appelaient mère, ou bien marraine,
Fils ou fillens de son amour.

Une nuit d'automne, la foudre
A touché le vieux chêne au cœur.
La branche s'est rédnite en poudre,
Elle est morte en pleine vigueur.
Longtemps a saigné la blessure,
Dont l'hiver a séché les pleurs.
Une large et noire fissure
Marque la place des douleurs.

Pour réparer cette lacune,
La nature a fait maints efforts :
Dix branches poussent au lieu d'une ;
Les vivants remplacent les morts.

Nature, vous aurez beau faire,
Bourgeons, vous aurez beau pousser :
Il manque ici la branche mère,
Que rien ne saurait remplacer.

LE BOURGEOIS DE BOHÈME.

Vous connaissez tous, je le crois,
Un auteur dont le vœu suprême
Est d'être pris pour un bohémien,
Et non pour un simple bourgeois.
Au fond, je le soupçonne d'être
Ce qu'il redoute de paraître.
Au domicile conjugal
Il est rangé, sobre et loyal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

S'il se promène à pas sonnants,
Cheveux longs et barbe bourrue ;
Les passants disent dans la rue :
« Ces artistes sont étonnants ! »
Pour n'avoir pas l'air trop honnête,
Il a dû composer sa tête.
Au domicile conjugal
Il est simple et patriarcal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

Moyennant cinquante louis ,
Il a deux logements en ville ,
L'un aux environs de Mabilly ,
L'autre dans l'île Saint-Louis.
Dans l'un il est célibataire ,
Il est dans l'autre époux et père.
Au domicile conjugal
Il est confit dans un bocal

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bobême.

Vous dites : « Pourquoi deux loyers ,
Quand on n'est pas millionnaire ? »
Alors vous ne comprenez guère
Les menus propos des portiers.
Si d'un côté toujours il couche ,
De l'autre toujours il découche.
Au domicile conjugal
Il est trembleur et clérical.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

Dans sa famille , en tapinois ,
Il paye exactement son terme.
Là-bas , muet comme un dieu Terme ,
Il est saisi tous les six mois.
Son mobilier qu'on met en vente
Est racheté par sa servante.

Au domicile conjugal
Il place à l'intérêt légal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

A Paris, j'en connais un peu
De ces artistes incroyables,
Simples mortels qui se font diables,
N'ayant ni feu, ni lieu, ni Dieu.
Ils ont quelque part sur la terre
Un ange, femme, sœur ou mère.
Au domicile conjugal
On est garde national.

Ils sont excellents tout de même
Ces braves bourgeois de Bohême.

DEVOIR C'EST AVOIR.

PRÉCEPTES D'UN FINANCIER.

Un financier exposait ses préceptes
(Des préceptes de financier) :

Il démontrait à de jeunes adeptes

Que l'ami, c'est le créancier.

En effet, celui qui vous prête

Est à vous des pieds à la tête.

Premier principe : il est bon de savoir

Que devoir

C'est avoir.

En empruntant vous prouvez une chose :

Que vous méritez du crédit.

Vous prouvez, en redoublant la dose ,

Que ce même crédit grandit.

Si j'empruntais toute la terre ,

J'en deviendrais propriétaire.

D'ici déjà l'on peut apercevoir

Que devoir

C'est avoir.

L'emprunt, messieurs, c'est ce qui nous fait vivre,
 Ce qui nous sauve de l'oubli.
 Cela s'inscrit sur un livre, un grand livre
 Toujours ouvert, jamais rempli.
 C'est la neige faisant sa boule,
 Qui roule, roule et toujours roule.
 Sur cet article il est aisé de voir
 Que devoir
 C'est avoir.

Je vois d'ici venir un imbécile
 Qui dit : « Comment servirez-vous
 Les intérêts? » La réponse est facile :
 Un trou se bouche avec deux trous.
 Quand nous aurons mangé la lune,
 Nous en aurons deux au lieu d'une.
 D'après cela vous pouvez concevoir
 Que devoir
 C'est avoir.

Me direz-vous aussi qu'en fin de compte,
 Il faudra payer? Je souris
 De préjugés qui me couvrent de honte.
 Vous ne m'avez donc pas compris?
 On verra l'Égypte glacée
 Avant la dette remboursée.
 Or, maintenant vous devez tous savoir
 Que devoir
 C'est avoir.

S'il est écrit que dans une tempête
Notre globe un jour doit sombrer ;
Peut-être alors vers une autre planète
Ses débris iront émigrer.
Voyez, dans une arche éclatante,
Surnager la dette flottante !
Que d'autres cioux daignent la recevoir ;
Car avoir
C'est devoir.

UN ÉTÉ.

Depuis bien longtemps
J'attends
Que le baromètre
Mon maître,
Ait du bon côté
Monté,
Afin que je puisse,
En Suisse,
Faire quelque jour
Un tour.
Hélas! quelle amère
Chimère!

Encore un été
Raté!
Mai trempé de pluie
S'essuie.
Juin s'en est allé
Gelé;
Juillet sent la dure
Froidure;

On s'enrhume en août
Partout,
Pour prendre en septembre
La chambre.

On attend trois fois
Par mois
Que change la lune ;
Mais l'une
Pleure aux deux premiers
Quartiers ,
Pleure à son troisième
De même ,
Et cède en pleurant
Son rang
A l'autre meilleure
Qui pleure !

Et pourtant les blés
Coulés ,
Quand les froids sévissent ,
Mûrissent
Sans savoir , ni moi ,
Pourquoi ;
Mais par un usage
Fort sage.
Le raisin aussi
Grossi
Nous fera d'étranges
Vendanges.

Remontant le cours
Des jours,
Je me remémore
Encore
De gais et chantants
Printemps,
De douces et bonnes
Automnes.
Est-ce effet des ans
Pesants?
Est-ce ton mirage,
Jeune âge?

Soleil à moitié
Noyé,
Toi qui sous des taches
Te caches,
Lune au pâissant
Croissant,
Qu'une bonté grande
Vous rende
Votre éclat ancien,
Ou bien
Que notre jeunesse
Renaîsse!

Un jour nos enfants
Savants
Trouveront sans doute,
En route,

Un ou deux flambeaux
Nouveaux ;
Qu'ils plaignent leurs piêtres
Ancêtres
Morts en cet endroit
De froid ,
Races endormies ,
Momies !

LE VIN DU RHIN.

Vin allemand qui nais dans les cailloux ,
A l'étranger tu peux t'en faire accroire ;
Mais tu n'es pas pour être bu par nous ;
Va donc ailleurs te faire boire !
Avec le Rhin ,
Ton fleuve souverain ,
Que vers le Nord ton flot s'épanche ,
Vin sans couleur ,
Vin sans chaleur ,
Vin sans valeur .
Piquette blanche !

Le vin du Rhin n'est pas fils du soleil ;
L'été pour lui n'est qu'un brumeux automne .
Il peut donner la fièvre ou le sommeil ,
Il n'a jamais grisé personne .
De tes buveurs
Mystiques et rêveurs
Que par toi le gosier s'étanche ,
Vin sans couleur ,
Vin sans chaleur .

Vin sans valeur ,
Piquette blanche !

Le vin du Rhin ne parle pas au cœur ;
Son dieu Silène est une pâle nymphe.
C'est un liquide et non une liqueur ;

Il a moins de sang que de lymphe

Certe on pourrait

Dans ton alcool discret

Élever la carpe et la tanche ,

Vin sans couleur ,

Vin sans chaleur ,

Vin sans valeur ,

Piquette blanche !

Le vin du Rhin ne parle pas aux sens ;
L'esprit lui faut et l'amour le condamne.
Mais, s'il sert mal nos appétits puissants ,

Il peut nous servir de tisane.

Avec le thé ,

Ton collègue en santé ,

Va, tu peux bien passer la Manche ,

Vin sans couleur ,

Vin sans chaleur ,

Vin sans valeur ,

Piquette blanche !

Vin allemand, que ton Rhin soit sacré !
Que son eau claire allonge ton flot terne !
Notre Bourgogne a son pouilly doré ,
Notre Bordeaux a son sauterne .

Coulez en paix
Sous vos châteaux épais.
Souvenez-vous que la tour penche,
Eau sans couleur,
Jus sans chaleur,
Vin sans valeur,
Piquette blanche!

DAME SOTTISE.

Esprit qui fut autrefois
Si cher aux Gaulois
Pour sa fine bonhomie,
Vient de mourir d'anémie.

Il eut tort.
Car une ennemie
A pris la place du mort.

Et dame Sottise,
En toilette de gala,
Court de çà, de là,
Chacun la courtise,
La voilà!

Et les dindes et les grues,
Sur son passage accourues,
Se dressent sur un perchoir
Pour mieux voir
Sottise qui court les rues.

Elle arrive dans Paris;
Un passant surpris
Dit : « C'est vous, mademoiselle?

— Non, mon ami, répond-elle ;
 Je défends
 Qu'ainsi l'on m'appelle,
 Puisque j'ai beaucoup d'enfants. »

Et dame Sottise, etc.

Elle voit d'anciens amis,
 Marchands ou commis :
 « Où donc avez-vous, princesse,
 Pris ce retour de jeunesse ?

— Dans mon lit.

La fortune engraisse
 Et le succès embellit. »

Et dame Sottise, etc.

Elle voit un directeur
 Qui dit : « Serviteur !
 M'apportez-vous un poëme ?
 Je le jone à l'instant même,
 L'an prochain
 Et toujours, quand même,
 Avec des airs de Machin... »

Et dame Sottise, etc.

Elle entre dans le bureau.
 D'un journal nouveau.
 Le gérant lève la tête :

« Oh! dit-il, que j'étais bête!
Vertuchoux!
Ma fortune est faite
Si vous écrivez chez nous. »

Et dame Sottise , etc.

Elle entre dans un salon ,
Y prend du galon ,
Va bravant les épigrammes ,
La bouche ouverte aux réclames ,
L'air railleur ,
Et donnant aux femmes
L'adresse de son tailleur.

Et dame Sottise , etc.

Esprit qui fus autrefois
Si cher aux Gaulois ,
Tes dieux ne sont plus les nôtres.
Les tréteaux ont leurs apôtres ,
Et l'on rit.
Riez donc , vous autres !
La bête a tué l'esprit.

Et dame Sottise ,
En toilette de gala .
Court de çà , de là ,
Chacun la courtise ,
La voilà !

Et les dindes et les grues ,
Sur son passage accourues ,
Se dressent sur un perchoir
 Pour mieux voir
Sottise qui court les rues.

LE VEAU.

L'autre jour dans un herbage ,
Par aventure passant ,
Je vis un troupeau paissant
En famille sous l'ombrage.
Un veau de trois mois et quart ,
Qui ruminait à l'écart ,
Me cria dans son langage :

« Je suis veau (*bis*) ;
Serai-je bœuf, ou taureau ?

» Quand je vois bœuf immobile
N'avoir point d'autre embarras
Que d'être luisant et gras ,
Je me dis : Bœuf est tranquille.
Oui, mais c'est un grand danger
Que d'être bon à manger
Quand on s'en va vers la ville.

» Je suis veau (*bis*) ;
Serai-je bœuf, ou taureau ?

» Quand je vois une génisse
 A peau fine, à poil soyeux,
 Je me dis : Taureau vaut mieux ;
 Et je veux qu'on nous unisse...
 Oui, mais on dit que l'amour
 Persécute nuit et jour
 Ceux qu'il prend à son service.

» Je suis veau (*bis*) :
 Serai-je bœuf, ou taureau?

» Si je parle politique,
 Bœuf est un bon potentat
 Qui gouverne son État
 Sur un trône pacifique
 Taureau, c'est le conquérant ;
 Le pré n'est pas assez grand
 Pour son sceptre prolifique.

» Je suis veau (*bis*) ;
 Serai-je bœuf, ou taureau?

» Je consulte père et mère ;
 Voici leur avis tout neuf :
 Le plus sage est d'être bœuf,
 Si j'en crois taureau mon père ;
 Oui, mais voici du nouveau :
 Mieux est de rester taureau,
 Si j'en crois vache ma mère.

» Je suis veau (*bis*);
Serai-je bœuf, ou taureau? .

J'interrompis ce novice
En disant : « Jeune animal,
Garde ton état normal;
Puis, s'il faut un sacrifice...
— Bon, répondit-il, tu crois
Qu'on va me laisser le choix?
Conseillers, Dieu vous bénisse!

Je suis veau (*bis*);
Serai-je bœuf, ou taureau? »

L'ANNIVERSAIRE DE L'OUVRIER.

J'ai pour voisin un ouvrier :
Nous commençons à nous connaître ;
De sa mansarde à ma fenêtre,
Nous nous voyons ; il est bottier.
J'ai pour voisin un ouvrier.

Mon voisin est célibataire ;
Pas de famille, peu d'amis.
Il niche, au rebours des fourmis,
Plus dans le ciel que sur la terre.
Mon voisin est célibataire.

Ce n'est certes pas celui-là
Qui connaît le cours de la Bourse,
Ou qui parie au champ de course
Pour Samson ou pour Dalila.
Ce n'est certes pas celui-là.

Hier soir, quelle fut ma surprise !
Vers son balcon m'étant tourné,
Je vis son toit illuminé
Comme une chapelle d'église.
Hier soir, quelle fut ma surprise !

Mon voisin s'était mis en frais :
Un bouquet entre deux chandelles !
Lumière vive et fleurs nouvelles !
Pour un homme serré de près ,
Mon voisin s'était mis en frais.

Aurait-il fait un héritage ?
Tant mieux ! quelques paillettes d'or
Prendraient si gaîment leur essor
Vers ce laborieux étage !
Aurait-il fait un héritage ?

Aurait-il pris un magasin
Dans le voisinage ? Peut-être :
Et l'ouvrier, devenu maître ,
S'enrichirait ? Mon cher voisin
Aurait-il pris un magasin ?

Peut-être une jeune ouvrière ,
Lui donnant aujourd'hui sa main ,
Viendra-t-elle cueillir demain
Le bouquet éclos sur la pierre ?
Peut-être une jeune ouvrière... ?

Je grimpai jusqu'à son taudis ,
Et tout en parlant d'autre chose ,
J'en vins à demander la cause
De cette fête au paradis.
Je montai jusqu'à son taudis.

« C'est la date de ma naissance ,
Dit mon voisin , avec gaîté ,
Et quand on a vie et santé ,
On doit bénir la Providence .
C'est la date de ma naissance . »

Salut à toi , brave ouvrier ,
Toi qui songes , dans ta misère ,
À fêter un anniversaire
Que d'autres voudraient oublier ;
Salut à toi , brave ouvrier !

LA GRANDE CLASSE.

1870.

J'ai visité la grande classe,
Celle des premiers, des plus forts,
Des adultes de haute race.
Comme j'y suis entré, j'en sors.

Je voulais, dans mon ignorance,
Admirer au moins une fois
Les premiers écoliers de France.
Je les ai vus, et je les vois :

Le professeur est dans sa chaire.
Les gradins, rangés alentour,
S'arrondissent en demi-sphère
Et se remplissent tour à tour.

Deux par deux, trois par trois, on entre.
Chaque élève, sans se presser,
A droite, à gauche, au bord, au centre,
En bas, en haut, va se placer.

J'en vois quelques-uns, dans le nombre,
Qui me paraissent assez vieux :

Mais en hiver la salle est sombre,
Et puis j'ai de si mauvais yeux !

Professeur et maîtres d'étude
Disent : « Chut ! » à leurs écoliers.
Il paraît que c'est l'habitude,
On ne se tait pas volontiers.

Plusieurs demandent la parole
Pour erreurs au procès-verbal :
Colza mis au lieu de pétrole,
Ou César au lieu d'Annibal ;

Une virgule mal placée,
Un point qui manque sur un *i* ;
Une demi-heure est passée
Avant que cela soit fini.

D'aucuns excusent leurs absences,
D'autres demandent des congés.
Mais ne parlez pas de vacances
A ces travailleurs enragés !

Un élève monte au pupitre
Et se met à lire un devoir
Dont il ne donne pas le titre.
Nous allons voir, nous allons voir.

Mais il a la voix nasillarde
Et l'accent septentrional.

Puis, autour de moi, l'on bavarde.
Il écrit bien, mais parle mal.

Ils ont, aux leçons de lecture,
Un usage assez singulier,
Celui de battre la mesure
Avec des couteaux à papier.

Cette leçon, il faut le croire,
N'est que pour les adolescents;
Les exercices de mémoire
Seront bien plus intéressants.

Le professeur sonne la cloche.
Le lecteur, comme un linge blanc,
Remet son cahier dans sa poche
Et revient s'asseoir à son banc.

Un autre monte à la tribune.
Celui-ci récite par cœur.
Il sait son texte sans lacune.
A gauche on applaudit en chœur.

Aussitôt on murmure à droite.
C'est mal ici, c'est bien là-bas;
Il semble que chacun emboîte
Le pas d'un chef qu'on ne voit pas.

Peut-être bien sont-ce deux frères
Qui, pour affirmer leur savoir,

Soutiennent deux thèses contraires
Moins par amour que par devoir.

Mais non ; voici la grosse caisse
Alternant avec les tambours.
Le professeur sonne sans cesse
Et les couteaux tapent toujours.

Mon Dieu, mon Dieu, comme ils en usent,
De ces couteaux!... Mais, entre nous,
Si l'on ne veut pas qu'ils s'amuse,
Pourquoi leur donner des joujoux?

Nous sommes en pleines tempêtes.
Les mots aigus lancés dans l'air
Croisent les grosses épithètes.
Le tonnerre étouffe l'éclair.

Deux élèves, ténor et basse,
L'un tout petit, l'autre très-grand,
(On rit) nez à nez, face à face,
Se heurtent en se rencontrant.

Le petit n'en veut pas démordre ;
Le grand ne peut pas reculer.
On crie : « Assez ! A l'ordre ! à l'ordre ! »
De quel ordre veut-on parler ?

Je dis à mon voisin : .. De grâce,
Ce bruit va-t-il bientôt cesser ?

Moi, je suis venu pour la classe.
Va-t-elle bientôt commencer ?

— Mais, monsieur, elle est terminée ;
Vous avez eu trois grands discours.
— Merci. J'ai perdu ma journée.
Est-ce de même tous les jours ?

Il me répondit : « Mon brave homme,
Je vous trouve encore bien bon.
L'endroit où vous êtes se nomme :
L'école du palais Bourbon. »

LE BOIS DE LA VILLEGONTHIER.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Plus d'un gros bonnet de la ville
En secret voudrait l'acheter.
L'un d'eux, Germain, banquier habile,
Pour aller seul le visiter,
Part le matin d'un pied agile.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Il rencontre, en un lieu sauvage,
Un étranger, crayon en main,
Qui prend un plan du paysage :
« C'est un rival! » se dit Germain, —
Non : c'est un peintre de passage.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Il aperçoit la silhouette
D'un homme qui marche à l'écart.

« C'est quelque rival qui me guette ! »
Non ; c'est un malheureux vieillard
Qui fait du bois mort en cachette.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Il effraye une tourterelle.
A son approche un homme a fui :
« C'est un rival en sentinelle ! » —
Non ; une femme est près de lui ;
Il cueillait des fleurs pour sa belle.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Allons ! banquier, achète, achète ;
Mais, pitié pour le malheureux,
Grâce pour l'homme à la palette,
Et grâce pour les amoureux
Qui vont cueillir la violette.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

L'HOMME AU MIROIR.

L'été dernier, en voyage,
J'eus pour compagnon
Un certain grand personnage
Dont je tais le nom.

Bien qu'il eût un parfum d'ambre
Et de dignité,
Je fus son voisin de chambre
Sans trop de fierté.

Quoiqu'on le prit pour un prince
Suivi d'un valet,
La cloison était fort mince
Qui nous isolait ;

Si bien que, sans y prétendre,
Et comme en rêvant,
De mon lit je pus entendre
L'entretien suivant :

« Bonjour, toi, le seul que j'aime
(C'est lui qui parlait),

Mon complice, autre moi-même,
Causons, s'il te plaît.

» Tu me vois dans l'allégresse
Lorsque je te vois.

Il faut que je te confesse
Une bonne fois.

» Tu sais imposer au monde,
Homme sérieux,
Par ta morgue et ta faconde.
Que peut-on de mieux?

» Tu sais porter haut la tête
Comme un baldaquin ;
Mais tout bas, moi, je te traite
De fieffé coquin.

» Tu servis sans trop de honte
La France et le roi ;
Mais tu sais qu'en fin de compte,
Ton pays, c'est toi.

» Tu veux maintenant la gloire
Du parfait chrétien ;
Tu fais semblant de tout croire
Et ne crois à rien.

» Voici pour toi la morale
Et le droit canon :

Finir avec soin le scandale,
Mais, le reste, non.

» Tu rends les femmes aimables
En les courtisant,
Et les hommes favorables
En les méprisant.

» Un mari veut qu'on l'emploie
Dans quelque bureau :
C'est sa femme qu'il t'envoie,
Un joli morceau.

» Tu n'as pas les ridicules
Des gens trop rangés,
N'ayant guère de scrupules
Ni de préjugés.

» Quelquefois, vrai, je t'admire
Sans te regarder;
Mais te regarder sans rire ?
C'est trop demander.

» Monsieur, ornez-vous la tête
De ce blanc clocher.
Votre couverture est faite ;
Allez vous coucher. »

Ainsi finit la sermonce.
Alors j'attendis

Quelle serait la réponse ;
Plus rien n'entendis.

En pareille conjoncture ,
Qu'eussiez-vous fait? Moi ,
Je mis l'œil à la serrure ,
Et je me tins coi.

Mais voilà ce qui m'étonne
Encore aujourd'hui ,
C'est que je ne vis personne ,
Personne que lui.

Pour résoudre ce problème ,
Je dus concevoir
Qu'il se parlait à lui-même
Devant son miroir.

LES DEUX ARCADIENS.

CORYDON.

Aux confins de l'Arcadie ,
Deux bergers , en se quittant ,
D'une double mélodie
Charmaient le suprême instant.

THYRSIS.

Puis , selon l'antique usage ,
Ils discutèrent entre eux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge ,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Tu t'en vas et tu nous quittes ,
Tu fuis devant Corydon.
As-tu calculé les suites
De ce cruel abandon ?

THYRSIS.

Palémon, que l'on dit sage,
Guide mes pas hasardeux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

La défection croissante
Doit-elle entraîner Thyrsis?
Cinq retirés de soixante
Ne font plus cinquante-six.

THYRSIS.

La défaite est au courage
Et la victoire aux heureux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Je suis la fleur des ravines ;
Née aux fentes du rocher ;
Du sol où sont mes racines
Rien ne peut me détacher.

THYRSIS.

Moi , je suis le coquillage
Emporté par les flots bleus.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge ,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Ton domaine était prospère ,
Et les troupeaux qui t'aimaient
T'avaient choisi pour leur père :
C'est ainsi qu'ils te nommaient.

THYRSIS.

Leur amour et leur suffrage
Sont devenus trop coûteux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge ,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Quoi ! la campagne natale ,
Les Sylvains dansant en chœur,
Le Lycée et le Ménéale
Ne parlent plus à ton cœur ?

THYRSIS.

Je descends vers le rivage
Où fleurit l'olivier creux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Quoi! ton esclave et ta reine,
Quoi! Lycidas et Phyllis,
Lui, plus élégant qu'un frêne,
Elle, plus blanche qu'un lis!

THYRSIS.

Que veux-tu? mon cœur volage
Est brûlé par d'autres feux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Adieu. Tu viendras peut-être
Parmi nous finir tes jours,
Au pays qui t'a vu naître,
Au pays de tes amours.

THYRSIS,

Je fais un petit voyage ;
Je reviendrai... si je peux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

ROME FUTURE.

Rome, je connais ton histoire
Écrite en style expiatoire
Sur tes débris puissants.
Tes monuments et tes églises
Sont des inscriptions surprises
Aux âges anciens ou récents.

J'ai parcouru tes catacombes,
J'ai suivi le chemin des tombes
A travers monts et vaux.
J'ai vu tes fières galeries,
Et ton océan de prairies,
Et tes aqueducs triomphaux.

Près des hauteurs capitoline,
J'ai reconnu les six collines
Que Brennus occupa.
J'ai vu combien est peu de chose
La place où Raphaël repose
Dans le Panthéon d'Agrippa.

Mais ce qui frappe ma pensée,
Ce n'est pas ta grandeur passée

Ni ton éclat nouveau ;
Ce n'est pas la fleur des ruines
Qui plonge ses minces racines .
Dans les fentes d'un chapiteau.

Je voudrais, telle est mon envie,
Je voudrais rechercher la vie
 Sous le sol habité ;
Car la terre, ainsi que les nues,
A des profondeurs inconnues
Qui tentent notre avidité.

Je voudrais soulever le voile
Qui cache encor plus d'une étoile
 De ton ciel souterrain,
Et voir ton peuple de statues,
Depuis des siècles abattues,
Se dresser de marbre et d'airain.

Je voudrais sonder tes entrailles
Pour reconstruire les murailles
 Que nous foulons aux pieds.
Combien de héros pentéliques,
Couchés là comme des reliques,
Dorment sous la terre oubliés !

Le pavé sur lequel on marche
Semble être voûté comme l'arche
 De quelque pont croulé ;
Chaque palais que l'on contemple

Usurpe la place d'un temple
Qui plus tard sera révélé.

Un jour viendra, ce jour approche,
Où, prenant la pelle et la pioche,
Les hardis ouvriers
Recueilleront sous les décombres
Les blocs sacrés, les grandes ombres
Des orateurs et des guerriers.

Quand on pourra, d'une main libre,
Sonder le lit fangeux du Tibre
Détourné de son cours,
Depuis Saint-Paul jusqu'à Saint-Ange,
Les dieux sortiront de la fange
Pour revivre à l'éclat des jours.

O ville qu'on dit éternelle,
Sous le linceul qui te recèle,
Laisse-moi cet espoir,
O ville à la triple ceinture
Ancienne, présente et future,
Que je vive assez pour te voir!

SAINT FRUSQUIN.

Dans la France flamande ,
Nous chômons entre amis
Un saint que la légende
N'a pas encore admis ;
Un protecteur intime
Qui réside au foyer,
Qui n'a rien de sublime
Et reste familier,
Un dieu qui se rapproche
Des Pénates latins ,
Un petit dieu de poche
Pour les jours incertains.

Petit saint, dans ta niche,
Reste au milieu de nous ;
Tu ne fus jamais riche ;
Nous te ressemblons tous.

Saint Frusquin (*bis*), patron modeste et doux ,
Protége-nous.

Tant qu'il fut de ce monde ,
Colporteur, fabricant ,

Il allait à la ronde
Vendant et trafiquant,
Apportant aux fillettes
Les chapelets nouveaux,
Aux vieilles des lunettes,
Des livres aux dévots,
Des berceaux aux ménages,
Des flèches aux archers,
Aux enfants des images,
Et des fouets aux cochers.

Petit saint, etc.

Les petits bénéfices
Font les fortunes; mais
A rendre des services
On n'amasse jamais.
Or ses économies
S'en allaient au soleil.
Aux âmes endormies
Il sonnait le réveil,
Prouvant par son exemple
A la postérité
Qu'on peut bâtir un temple
Avec la volonté.

Petit saint, etc.

Négligeant l'assistance
Des seigneurs féodaux

Il montra la puissance
Des petits capitaux.
Par le compagnonnage,
Qu'il sut organiser,
Les puits du borinage
Se laissèrent creuser.
Il put couvrir d'usines
Lille en ses murs épais,
Et les villes voisines
De Tourcoing et Roubaix.

Petit saint, etc.

Quoiqu'il fût très-saint homme,
Cet apôtre du bien
N'alla pas flatter Rome
Ni convertir l'Indien.
On l'aurait fait sourire
En lui montrant là-bas
La gloire du martyre
Qu'il ne convoitait pas.
Il mourut sous un chaume,
Sans femme et sans enfant,
Et légua son royaume
Au peuple triomphant.

Petit saint, etc.

Pour célébrer ta fête,
Tout le pays wallon
Vient couronner ta tête

Des pampres du houblon.
L'ouvrier, l'ouvrière,
Tisserand, forgeron,
Filtier et dentellière
Invoquent leur patron.
De la fortune adverse
Sauve-les ! sauve-les
Des traités de commerce
Et des produits anglais !

Petit saint, dans ta niche,
Reste au milieu de nous ;
Tu ne fus jamais riche ;
Nous te ressemblons tous.

Saint Frusquin (*bis*), patron modeste et doux,
Protége-nous.

LE TRAIN DES MARIS.

A la gare Saint-Lazare ,
Tous les samedis d'été ,
Un torrent précipité
De chaque wagon s'empare.
Ce sont les époux tritons ;
Ils vont retrouver leurs femmes
Qui se plongent dans les lames
Des bains normands ou bretons.

Paris à Trouville ,
Trouville à Paris.
L'autre soir j'ai pris ,
Comme un imbécile ,
L'autre soir j'ai pris
Le train des maris.

Tous ces avocats barbares ,
Ces financiers belliqueux ,
Vont emportant avec eux
Des cartes et des cigares.

On n'arrête point l'essor
De leur phalange intrépide :
Cent Jasons dans la Colchide
Gueilleront cent toisons d'or.

Paris à Trouville, etc.

Je trouvais dans mon enfance
Que tout le monde était vieux.
Est-ce une erreur de mes yeux?
Est-ce un effet de distance?
Maintenant je ne vois plus
Que des jeunes gens superbes,
Des stagiaires imberbes
Et des maris chevelus.

Paris à Trouville, etc.

Adieu les soucis d'affaires,
Les embarras du carnet,
Les ennuis du cabinet!
Ils voguent vers d'autres sphères.
Ils ont pris un bon moyen
Contre les déconvenues :
Leurs femmes sont prévenues,
Ils ne craignent rien, rien, rien.

Paris à Trouville, etc.

Des écoliers en vacances
Ne sont pas plus insoumis :

Ils font devant les commis
Mille et mille extravagances.
Le train va comme le vent ;
C'est Zéphire qui le mène.
Ayant jeûné la semaine,
Ils ont faim en arrivant.

Paris à Trouville, etc.

Quel beau jour que le dimanche !
On s'éveille en un chalet.
Dans sa tasse, au lieu de lait,
On verse la crème blanche.
A l'ombre d'un tamaris
On se couche sur le sable,
Et le soir, méconnaissable,
Ménélas devient Paris.

Paris à Trouville, etc.

Après deux fois vingt-quatre heures,
Comme à Capoue autrefois,
Doivent les Carthaginois
Quitter ces douces demeures.
Les chats laissent les souris ;
Ils s'en vont la tête basse :
Convoi de première classe !
C'est le retour des maris.

Paris à Trouville,
Trouville à Paris.

L'autre soir j'ai pris,
Comme un imbécile,
L'autre soir j'ai pris
Le train des maris.

LES ALTÉRÉS.

Vous nous ennuyez, avec
Tous vos grands principes!
Nous avons le gosier sec,
A fumer des pipes.
Vous voulez tout diriger :
Voilà votre affaire.
Nous voulons boire et manger,
Et ne plus rien faire.
Ah! vous vous repentirez
De votre victoire!...
Nous sommes les altérés;
Qu'on nous verse à boire!

On n'a plus besoin de loi,
Quand on est le maître :
Chacun choisit son emploi,
Sans plus le connaître.
Tous nos chefs assermentés
Qui sont à la chambre
Seront drôlement traités
Par notre décembre.

Journalistes, vous boirez
 Dans votre écritoire.
Nous sommes les altérés ;
 Qu'on nous verse à boire !

Ils nous ont pourtant livré,
 Par la loi des grèves,
Un contingent assuré
 D'excellents élèves.
Qu'importe du candidat
 La force ou la taille ?
Tout vaurien devient soldat,
 Au jour de bataille.
Pîtres naïfs ou tarés,
 Courez à la foire.
Nous sommes les altérés ;
 Qu'on nous verse à boire !

Dites donc, les élégants,
 Les faux démocrates,
Qui mettez parfois des gants,
 Toujours des cravates,
Avocats bavards et mous,
 Auteurs hypocrites,
Vous qui travaillez pour nous,
 C'est vous qui le dites,
Aux étrangers vous irez
 Apprendre l'histoire.
Nous sommes les altérés ;
 Qu'on nous verse à boire !

Nous nous mangerons un peu,
Pour plaire à nos femmes.
Il faut, par un certain jeu,
Remplacer les drames.
Le gouvernement, à part,
De nous et des nôtres,
Finira peut-être par
Ressembler à d'autres.
Des poètes décorés
Diront notre gloire.
Nous sommes des altérés;
Qu'on nous verse à boire!

LA VIEILLE NOURRICE.

Si ma vieille nourrice existe ,
Je veux qu'on la fasse venir.
En écoutant sa chanson triste,
Je me sentirai rajeunir.
Si ma vieille nourrice existe ,
Je veux qu'on la fasse venir.

Je l'avais longtemps oubliée ,
Mais je me la rappelle bien ,
Comme une étoffe dépliée
Reprend son pli le plus ancien
Je l'avais longtemps oubliée ,
Mais je me la rappelle bien.

Qu'elle me raconte une histoire ,
Une histoire du temps passé.
L'homme, qui commence par croire,
Finit comme il a commencé.
Qu'elle me raconte une histoire ,
Une histoire du temps passé.

Le fleuve regrette a source ,
Le vieillard remonte à l'enfant.

Pour les autres points de la course,
On les dédaigne en arrivant.
Le fleuve regrette la source,
Le vieillard remonte à l'enfant.

LES DROLES.

Il s'est abattu sur Paris
Un troupeau de gens mal appris
Qui donnent le ton et la mode.
Voici le fond de leur méthode :
Il faut être drôle à tout prix.
Or, ils sont bien faits pour leurs rôles :
 Ils sont drôles,
 Tout à fait drôles,
 Ce qui s'appelle drôles.

Dans la presse ils ont un succès
Qui leur a valu des procès.
N'ayant ni raison ni grammaire,
Ils ont en mépris la chimère
Du bon sens et du bon français.
Ces farceurs ont conquis les Gaules.
 Ils sont drôles,
 Tout à fait drôles,
 Ce qui s'appelle drôles.

Au théâtre et dans les cafés,
Leurs chefs-d'œuvre sont tarifés :

Cela s'appelle des cascades ;
 Une s de moins ferait cacades...
 Et les badauds ébouriffés
 Disent en haussant les épaules :
 « Ils sont drôles ,
 Tout à fait drôles ,
 Ce qui s'appelle drôles. »

De leurs sottises quand on rit,
 Ils pensent avoir de l'esprit.
 Mais leur allégresse est complète
 Si l'on s'écrie : « Oh ! que c'est bête ! »
 C'est pensé comme c'est écrit ;
 Des mains ils touchent les deux pôles.
 Ils sont drôles ,
 Tout à fait drôles ,
 Ce qui s'appelle drôles.

Les étrangers sont tout surpris ,
 Eux qui croyaient avoir appris
 Notre langue et nos habitudes ,
 De voir qu'il manque à leurs études
 La langue verte de Paris
 Et l'argot coloré des geôles.
 Ils sont drôles ,
 Tout à fait drôles ,
 Ce qui s'appelle drôles.

Au temps jadis , je me souviens
 Que nous étions des citoyens.

Rome et Paris, après Athènes,
Furent des cités souveraines.
C'est le tour des Béotiens.
Galatée a fui sous les saules.

 Ils sont drôles,
 Tout à fait drôles,
 Ce qui s'appelle drôles.

Ce qui n'est pas drôle du tout,
C'est que le public y prend goût...
Nous avons des tailleurs pour dames;
Des corsetiers corsent nos femmes,
Le burlesque règne partout.
Nous n'avons pas assez de gaules
 Pour ces drôles,
 Tout à fait drôles,
 Qu'on appelle des drôles.

GÉNÉRAL ET SOLDATS.

Mon général, vos frères, vos amis
Vous ont poussé par delà votre route.
Pour les flatter, vous leur avez promis
Plus que vous ne tiendrez sans doute.
— Je le crois bien, répond le général ;
J'ai dû subir leur note impérative.
Ils ont reçu mon serment intégral :
Je suis leur chef, il faut que je les suive.

Mon général, vos gens parlent toujours.
De l'un à l'autre ils se passent la foudre.
On trouverait au fond de leurs discours
Moins de grammaire que de poudre.
— Je le sais bien, répond le général ;
Mais je ne puis, si leur langue est rétive,
Leur imposer un examen oral :
Je les gouverne, il faut que je les suive.

Mon général, ne vous semble-t-il pas
Que vous seriez un chef d'orchestre en titre,

Dont chaque artiste attendrait le trépas
Pour prendre la place au pupitre?
— C'est assez vrai, répond le général;
Je tiens l'archet, mais, avant que j'arrive,
Tous mes chanteurs entonnent leur choral :
Je les dirige, il faut que je les suive.

Mon général, allez-vous nous trahir?
Tous vos soldats courent aux barricades.
Un médecin doit se faire obéir,
Non commander par ses malades.
— C'est juste, mais, répond le général,
On m'enverrait bientôt à la dérive,
Si je prenais votre ton doctoral :
Je les commande, il faut que je les suive.

Mon général, vous brillez aujourd'hui ;
Mais comptez-vous pour rien l'ingratitude?
Après demain, quand votre astre aura lui,
Vous tomberez en solitude.
— Je le crains bien, répond le général,
Car je ne suis ni sultan, ni khédive.
Tous ces gens-là perdent le sens moral :
Je les redoute, il faut que je les suive.

Mon général, vous êtes un poltron ;
Vous vous placez du côté de l'orage.
Lorsque descend le Hun ou le Huron,
La résistance est le courage.

— Que voulez-vous ! répond le général,
Depuis vingt ans j'étais sur le qui-vive.
Quand on est brave, on reste caporal :
Je suis leur chef, il faut que je les suive.

L'INFAILLIBLE.

Je vais, l'autre soir, dans le plus grand monde.
Je tombe au milieu d'un grave entretien ;
On se chuchottait des mots à la ronde.
Moi, je les écoute, et n'y comprends rien.

« Il est infailible,
Disait-on tout bas ;
C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, qui? Ce n'est pas un homme :
Le plus orgueilleux n'a pas tant d'orgueil.
Je cherchais en vain, de Paris à Rome,
Sur quel infailible arrêter mon œil.

« Il est infailible,
Disait-on tout bas ;
C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Peut-être un remède,
Sulfure ou sulfate, un baume, un vaccin?
Pour le deviner, j'appelle à mon aide
Un de mes amis, docteur médecin :

« Il est infallible,
 Me dit-il tout bas;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Le gain d'une cause?
 Je cherche, parmi les récents procès,
 Et je prends le bras de maître Lachose,
 Un des beaux diseurs du barreau français :

« Il est infallible,
 Me dit-il tout bas;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Quelque grand principe?
 Un engin de guerre? un nouvel agent?
 J'avise un savant, monsieur Latulipe,
 Et je veux m'instruire en l'interrogeant :

« Il est infallible,
 Me dit-il tout bas;
 C'est chose impossible
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Certaine personne,
 Qui me fit jadis des yeux assez doux,
 Me tend une main; je la questionne.
 « Quel est ce mystère, et qu'en pensez-vous?

— Il est infallible,
 Dit-elle tout bas;

C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

A la fin, j'ai su ce qu'on voulait dire :
On parlait d'Arthur, un vieux impotent
Qui veut épouser la jeune Palmyre.
Par allusion au sort qui l'attend,
« Il est infaillible,
Disait-on tout bas ;
C'est chose impossible
Qu'il ne le soit pas. »

UN Foudre D'ÉLOQUENCE.

Jamais de réflexion,
Jamais d'hésitation;
Il parle tout comme il pense.
Il pense comme il écrit.
Dien! s'il avait de l'esprit!...
C'est un foudre d'éloquence.

Il parle de liberté,
Il parle d'égalité
Comme pas un autre en France.
Quand il dit : Fraternité!
L'univers est agité :
C'est un foudre d'éloquence.

Il parle de tout, sur tout;
Il a même quelque goût
Pour les mots de fine essence;
Mais quand il parle tout bas,
On l'entend à cinq cents pas :
C'est un foudre d'éloquence.

Chez cet homme universel,
Le gros poivre et le gros sel

Ne sont jamais en vacance.
N'ayez peur que ses amis
Se soient jamais endormis :
C'est un foudre d'éloquence.

C'est un colosse, un géant ;
Il a du grand Océan
L'étendue et l'abondance.
Il doit même en avoir plus,
Puisqu'il n'a pas de reflux.
C'est un foudre d'éloquence.

Les orateurs d'autrefois
D'abord avaient moins de voix,
Puis prenaient un jour d'avance
Pour préparer leurs discours.
Il improvise toujours :
C'est un foudre d'éloquence.

Il est plus fort et plus beau
Que Danton et Mirabeau,
Avec cette différence
Que, pour les transfigurer,
Il tonne avant d'éclairer :
C'est un foudre d'éloquence.

Les hommes, les animaux,
La terre et les végétaux
Ont leur temps de somnolence.
Pour lui, l'hiver et l'été

Ont même fécondité :
C'est un foudre d'éloquence.

Par exemple, n'allez pas
Mesurer à vos compas
Cette énorme intelligence.
C'est un fiacre à deux ressorts,
Comme Budaille et consorts,
Que ce foudre d'éloquence.

SOULOUQUE.

Vous souvient-il du vieux Soulouque,
Nègre venu, nègre parti?
Son portrait peint par Édouard Fouque
Couvrait tous les murs d'Haïti.
Il portait des plumets énormes
Sur de fantastiques chapeaux.
Il aimait trop les uniformes,
Les crachats et les oripeaux.

On lui disait : Sire, on vous aime.
L'univers a les yeux sur vous ;
Toussaint Louverture lui-même
Vous arrive à peine aux genoux.
Vous avez de plus belles formes
Que le gouverneur de Cuba.
Il aimait trop les uniformes,
Les compliments et le tabac.

Il voulait, cet homme héroïque,
Que partout son nom fût cité ;
C'est surtout sur la Jamaïque
Qu'il tenait son œil arrêté.

x Voir les caricatures de Charon

Car tous ses goûts étaient conformes
A ses appétits fastueux.
Il aimait trop les uniformes,
Le rhum et les spiritueux.

Les nobles dames de l'empire,
Éprises de sa gravité,
Aiguisaient leur plus fin sourire
Contre sa noire majesté,
Elles cambraient leurs pieds difformes
Et blanchissaient leur teint de jais.
Il aimait trop les uniformes
Et les femmes de ses sujets.

Nous avons vu plus d'un monarque
Qui ressemblait à celui-là.
Quels que soient le titre et la marque,
Tous les gouvernants en sont là.
Ils demanderont des réformes;
Et puis, lorsque leur jour luira,
Ils aimeront les uniformes,
L'or, le pouvoir, et cætera.

L'OCÉAN.

L'Océan! rien que cela!
Ma voix tremblante
Veut s'élever, et voilà
Que je le chante.
J'ai, sur un petit vaisseau,
Fait le voyage.
Ah! que l'Océan est beau...
Vu du rivage!

Ainsi qu'en un clair miroir
La blanche lame
Me faisait apercevoir
Des seins de femme...
Nous étions bercés un peu
Par le tangage.
Ah! que l'Océan est bleu...
Vu du rivage!

L'âpre parfum de la mer
N'est pas sans charme;
Mais le sel est bien amer
Dans une larme.

Puis on reçoit du charbon
En plein visage.
Ah! que l'Océan est bon...
Vu du rivage!

Il se mit à moutonner...
Mot dérisoire!
Moutons, pourquoi vous donner
L'âme si noire?
Moi qui suis si distingué!
Dieu, quel ravage!
Ah! que l'Océan est gai...
Vu du rivage!

Je demande sans discours
Qu'on me ramène.
Mais ces marins ont toujours
L'âme inhumaine.
Je criais à deux genoux
A l'équipage :
Ah! que l'Océan est doux...
Vu du rivage!

Pourtant il s'est attendri :
Enfin j'arrive,
Et j'aborde, un peu maigri,
La même rive.
Je m'assieds sous un ormeau
Pour dire en sage :
Ah! que l'Océan est beau...
Vu du rivage!

LES AVOCATS.

Dans tous vos ministères

Civils ou militaires,

Faut-il un financier,

Faut-il un finassier?

Voulez-vous un légiste

Ou bien un stratéliste?

Ils font tous les états;

Cboisissez dans le tas.

Les avocats gagnent toutes les causes;

Les avocats sont bons à toutes choses.

Les avocats

Sont bons dans tous les cas.

En voulez-vous la preuve?

Ils défendent la veuve

Et l'orphelin *idem*

Et le tuteur *item*.

Ils vengent les victimes,

Font châtier les crimes,

Et gardent pour amis

Ceux qui les ont commis.

Les avocats, etc.

Ils s'appellent confrères,
 Les intérêts contraires,
 Entre leurs mains remis,
 Cessent d'être ennemis.
 La plus vive satire
 N'a jamais osé dire
 Qu'avocat importun
 Ait médité de quelqu'un.

Les avocats, etc.

Ils sont tout miel et sucre,
 Aucun amour du lucre,
 Aucun besoin grossier
 N'entre dans leur dossier.
 D'entre eux le plus inique
 A pour étude unique
 D'être le *vir probus*
Dicendi peritus.

Les avocats, etc.

A plaider pour et contre,
 Leur mérite se montre.
 Ils sont donc obligés
 D'être en double agrégés.
 Mais cette clarté double
 N'offre rien qui les trouble,
 Car leur premier devoir
 Consiste à tout savoir.

Les avocats, etc.

Mais c'est en politique
Que brille leur tactique :
Ils trouvent tout affreux
Qui n'est pas fait par eux.
S'ils étaient à Florence,
Tout marcherait en France
Je ne sais pas comment,
Mais, bien sûr, autrement.
Les avocats, etc.

A moins qu'il ne s'agisse
De faire un sacrifice
A madame Raison
Pour la péroraison,
De mettre modestie
Dans une repartie,
De parler avec goût,
Ou parler... pas du tout...
Les avocats gagnent toutes les causes ;
Les avocats sont bons à toutes choses.
Les avocats
Sont bons dans tous les cas.

LES AVENTURES DE MORFONDU.

Quelle existence accidentée ,
Mouvementée ,
Agrémentée ,
Fut celle de ce compagnon ,
Époux d'une femme charmante ,
Mais trop aimante ,
Qui le tourmente
A force d'illustrer son nom !

En a-t-il eu des aventures
De plusieurs et plusieurs natures ,
Cet intrigant de Morfondu !
En a-t-il eu des aventures...
Par sa femme , bien entendu ,

Il eut cette bonne fortune
De trouver une
Puissante brune
Qui ne pouvait pas le souffrir.
Mais il répandit en dentelles ,
En bagatelles ,
Des sommes telles
Qu'il finit par la conquérir.

En a-t-il eu des aventures !
En a-t-il payé des factures ,
Ce scélérat de Morfondu !
En a-t-il eu des aventures...
Par sa femme, bien entendu !

Six mois après son mariage ,
L'oiseau volage
Fit un voyage
Vers les pays cochinchinois ,
Puis elle revint bien contente ,
Et mieux portante ,
De chez sa tante
Avec un bébé de trois mois.

En a-t-il eu des aventures ,
En a-t-il fait des conjectures ,
Ce sacripant de Morfondu !
En a-t-il eu des aventures...
Par sa femme, bien entendu.

Depuis sa première tournée ,
La pardonnée
Prend, chaque année,
Un train de plaisir illégal ;
Et Morfondu poursuit fidèle ,
A tire-d'aile,
Son hirondelle
Qu'il rapporte au nid conjugal :

En a-t-il eu des aventures !
En a-t-il usé des voitures ,
Ce vagabond de Morfondu !
En a-t-il eu des aventures...
Par sa femme , bien entendu.

Je ne saurais jamais tout dire ;
Il doit suffire ,
Si l'on veut rire ,
D'écouter ce récit. Un jour...
Non , je suis trop ému , je n'ose
Dire la chose ,
Mais on suppose
Que c'est l'amour , l'amour , l'amour !

En a-t-il eu des aventures !
En a-t-il pris des courbatures ,
Ce garnement de Morfondu !
En a-t-il eu des aventures...
Par sa femme , bien entendu.

L'ardeur de ce vaste incendie
S'est attiédie ,
Puis refroidie ;
Femme et flamme doivent passer.
Pour Morfondu , toujours il l'aime ,
Toujours le même ,
Toujours extrême ,
Toujours prêt à recommencer.

En a-t-il eu des aventures !
En a-t-il planté des boutures ,
Ce polisson de Morfondu !
En a-t-il eu des aventures...
Par sa femme , bien entendu.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE.

La maison a beaucoup d'étages,
Chaque étage a ses habitants,
Tous sérieux, tous importants,
Tous se croyant des personnages.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

La sottise est dans la boutique,
L'ambition loge au premier,
La convoitise est au grenier,
Et partout l'esprit politique.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

C'est toute une ménagerie ;
Trépignements, miaulements,
Mugissements, rugissements,
Plus on a de voix, plus on crie.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

Tous avocats, tribuns, apôtres,
Ils veulent, rangés par tribus,

Chez eux détruire les abus,
Mais en commençant par les autres.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

Ils nomment des chefs qui les bernent
Pour les diriger un seul jour,
Et puis ils veulent à leur tour
Gouverner ceux qui les gouvernent.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

Sans une foi qui les soutienne,
Ils vivent là tous entassés,
Se livrant aux travaux forcés
De la prison parisienne.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

De raisonnable dans ce bague,
Je n'en ai jamais connu qu'un.
Il s'appelait le Sens commun,
Il est parti pour la campagne.
Bêtes en haut, bêtes en bas.
Où diable ne sont-elles pas?

LES PAONS.

Un paon vivait à la campagne
Avec la paonne sa compagne.
Ils étaient vraiment fort heureux,
Tous les deux.
« Je n'ai pas, dit le téméraire .
Un confrère!
Je suis le seul paon ,
Le vrai paon ,
Le grand Pan ,
Le dieu Pan.
Je suis le seul paon. »

Son maître acquit par héritage
Un autre paon du voisinage.
Il fallut, sinon déloger,
Partager.
« Peste soit, dit-il, du collègue
Qu'on nous lègue!
Nous sommes deux paons ,
Deux vrais paons ,
Deux grands Pans ,
Deux dieux Pans.
Nous sommes deux paons ! »

Passa, pour le jour de la fête,
 Un régiment, tambours en tête,
 En tête, le tambour major

Cousu d'or.

« Allons, c'est encore un convive
 Qui m'arrive!

Nous sommes trois paons,
 Trois vrais paons,
 Trois grands Pans,
 Trois dieux Pans.

Nous sommés trois paons! »

Le clergé, la paroisse entière,
 Portaient un mort au cimetière.
 Suisse et bedeau prenaient tout fiers

Leurs grands airs.

« Encore, dit-il, ces deux autres
 Qui sont nôtres!

Nous sommes cinq paons,
 Cinq vrais paons,
 Cinq grands Pans,
 Cinq dieux Pans.

Nous sommes cinq paons! »

Son maître, ayant fait sa fortune,
 Fut fait maire de sa commune.

Il marchait, écharpe en avant,
 Nez au vent.

« Allons, voilà notre famille
 Qui fourmille.

Nous sommes six paons ,
Six vrais paons ,
Six grands Pans ,
Six dieux Pans.
Nous sommes six paons ! »

Il fit un voyage à la ville ;
C'est là qu'il admira la file
Des paons de tous les numéros ,
Grands ou gros.
« Je le vois , ceux qui se ressemblent
Se rassemblent.
Nous sommes tous paons ,
Tous vrais paons ,
Tous grands Pans ,
Tous dieux Pans.
Nous sommes tous paons ! »

ESPRIT ÉTROIT.

Je sais qu'un humanitaire
Est citoyen de la terre,
Qu'il estime également
Le Français et l'Allemand,
Qu'il prétend que la patrie
N'est plus qu'une théorie.
Je vois juste et marche droit;
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

Je soutiens que la patrie
N'est pas une théorie,
Que nous entendons sa voix,
Que dans ce pays de choix
Il est même une contrée
A toute autre préférée.
Je vois juste et marche droit;
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

Je crois que dans la contrée
A toute autre préférée
Est un lieu, ville ou hameau,
Chaumière, tombe ou berceau,

Qui tient toute notre vie
Dans son enceinte asservie,
Je vois juste et marche droit;
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

Ce lien qui tient notre vie
Si doucement asservie,
Vous le voyez de travers,
Citoyens de l'univers,
Car, hormis vous, je soupçonne
Qu'au fond vous n'aimez personne.
Je vois juste et marche droit;
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

LA GRANDE BLESSÉE.

Un soir d'hiver, à l'ambulance,
On apporte un soldat blessé.
Rien ne trahit sa défaillance :
Il a le bras droit fracassé.

C'est un vaillant, un volontaire ;
Des premiers il était debout,
Pour défendre son bien, sa terre,
Pour venger son honneur surtout.

On examine la blessure,
Et les médecins rassurés
Disent : « La guérison est sûre ;
Laissez-vous faire, et respirez.

— Oh ! je vous comprends à merveille,
Répond-il, on dort, n'est-ce pas ?
On dort, et, quand on se réveille,
On vit, mais on n'a plus qu'un bras.

» Perdre la main qui tient l'épée
Ou qui soulève le fardeau,

Qui conduit la plume trempée
Ou qui dirige le pinceau ,

» Jamais ! je défends qu'on y touche !
Je sais souffrir, c'est mon métier ;
C'est le dernier mot de ma bouche :
Je veux mourir ou vivre entier ! »

Va , nous comprenons ta pensée ;
Comme toi nous saurons souffrir !
La France est la grande blessée
Qui veut vivre entière ou mourir.

LA BOUCHE ET L'OREILLE.

La bouche disait à l'oreille :
« Tout vous caresse et vous sourit.
Vous êtes l'aurore vermeille. »
Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :
« Et patati et patata,
Vous n'avez pas votre pareille. »
Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :
« Tout l'univers vous applaudit
Comme la huitième merveille. »
Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :
« Pour vous le charme de l'esprit
Et le miel choisi de l'abeille. »
Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille :
« J'ai guidé Socrate et Numa :
Voulez-vous que je vous conseille? »
L'oreille se ferma.

LE FIL ET L'AIGUILLE.

Un jour, dans sa pauvre mansarde ,
 Berthe songeait
Sans doute à quelque vain projet.
Berthe a vingt ans, prenez-y garde...
 Beaucoup songer,
 C'est grand danger.

Il semblait à la jeune fille ,
 Tout en consant ,
Que deux voix, tour à tour causant ,
Sortaient du fil et de l'aiguille.
 Beaucoup songer,
 C'est grand danger.

L'aiguille parlait la première :
 « Je vais courant ,
Je suis le soldat conquérant ,
Qui sans trêve étend sa frontière... »
 Beaucoup songer,
 C'est grand danger.

« Moi, je suis le colon modeste ,
Répond le fil ;
Nous sommes le fleuve du Nil :
Le torrent fuit, le limon reste. »
Beaucoup songer,
C'est grand danger.

« Moi, je ne connais que l'épée.
Je vous conduis
Vers la terre aux riches produits,
Qui doit par vous être occupée. »
Beaucoup songer,
C'est grand danger.

« Où vous brillez, moi je me cache ;
Je suis vos lois ;
Mais, semblable au lierre des bois,
Je vis et meurs où je m'attache. »
Beaucoup songer,
C'est grand danger.

Mais le dialogue mystique
Avait cessé.
Berthe songe à son fiancé,
Soldat sur la terre d'Afrique.
Beaucoup songer,
C'est grand danger.

LA GARONNE.

Si la Garonne avait voulu ,

Lanturlu !

Quand elle sortit de sa source ,

Diriger autrement sa course ,

Et vers le Midi s'épancher ,

Qui donc eût pu l'en empêcher ?

Tranchant vallon , plaine et montagne ,

Si la Garonne avait voulu ,

Lanturlu !

Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu ,

Lanturlu !

Pousser au Nord sa marche errante ,

Elle aurait coupé la Charente ,

Coupé la Loire aux bords fleuris ,

Coupé la Seine dans Paris ,

Et moitié verte , moitié blanche ,

Si la Garonne avait voulu ,

Lanturlu !

Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu ,

Lanturlu !

Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis, ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle aurait pu dans sa furie
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamschatka,
Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu,

Lanturlu!

Humilier les autres fleuves.
Seulement, pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.

La Garonne n'a pas voulu,

Lanturlu!

Quitter le pays de Gascogne.

LA COMPAGNE.

Voyageuse éternelle,
Qui partout suis mes pas,
Mais que je ne vois pas,
Est-tu belle ?

— Je suis belle.

— Tu viens toutes les nuits,
Obscure comme un rêve ;
Mais quand le jour se lève,
Tu t'enfuis.

— Je m'enfuis.

— Toujours ce voile sombre
Sur tes yeux attristés,
Toujours à mes côtés
Comme une ombre.

— Comme une ombre.

— Tu fuis comme l'espoir,
Tu viens comme l'envie.

Passerai-je ma vie
Sans te voir ?

— Sans me voir.

— Ta parole me touche ;
Mais toujours tu redis
Les derniers mots sortis
De ma bouche.
— De ta bouche.
— Si tu veux mon amour,
Encore, encore une heure !
Après de moi demeure
Jusqu'au jour !
— Jusqu'au jour.

— Bientôt viendra l'aurore.
Pour une seule fois,
Sois sensible à la voix
Qui t'implore.
— Qui m'implore.
— Enfin je touche au port ;
La nuit longue s'achève ;
Ton voile se soulève...
Ciel ! la mort !
— Oui, la mort.

JE L'AI REVUE !

Je l'ai revue !

Ainsi, parfois, le voyageur
S'en va fouler, libre et songeur,

L'herbe touffue ;

Soudain, il s'arrête effrayé :

Une vipère est sous son pié !

Je l'ai revue !

Je l'ai revue !

J'ai senti mes tempes tinter ;

J'ai cru que j'allais m'arrêter,

- La tête nue.

Mais non ; j'ai suivi mon chemin ,

Sans lui dire adieu de la main.

Je l'ai revue.

Je l'ai revue !

Mon regard a bravé l'éclair,

Je suis sorti tranquille et fier

De l'avenue.

Et je mesure avec effroi

L'empire que j'ai pris sur moi.

Je l'ai revue.

Je l'ai revue !
Un an seulement est passé ,
Et sur son front il a laissé
Sa griffe aiguë.
Comment ai-je pu le savoir ?
Qui me l'a dit ? C'était le soir.
Je l'ai revue.

Je l'ai revue !
J'ai brûlé mes dieux d'autrefois ;
J'ai vu que vous étiez de bois ,
O ma statue ! .
Et, lorsque s'éteint le brasier,
Un peu de cendre est au foyer...
Je l'ai revue.

L'HOTESSE ROMAINE.

« Mina, mon hôtesse romaine,
Je pars, je suis sans feu ni lieu.
La grande route est mon domaine;
Je vous fais mon dernier adieu. »

« Au revoir, me répondit-elle,
On peut quitter des êtres adorés,
Mais jamais la ville éternelle!
Vous reviendrez, monsieur, vous reviendrez! »

« — Nón, mon enfant, la fantaisie
Est seule à diriger mes pas.
Je vais en Afrique, en Asie;
Je pars et ne reviens pas. »
Alors elle me fit la mone,
Et, me tenant dans ses deux bras serrés,
Elle me baisa sur la joue :

« Vous reviendrez, ami, vous reviendrez! »

« — Non, mon enfant, la terre est ronde,
Et sans cesse j'en fais le tour...
J'ai trop aimé dans ce bas monde
Pour penser encore à l'amour.

Voyez, je résiste à vos charmes ;
Votre baiser ne m'a pas retenu. »
Dans ses deux yeux je vis deux larmes ,
Et je partis... mais je suis revenu.

RONDE ENFANTINE DES NOMS.

Celle qui réussit à plaire ,

C'est Claire !

Quel est de tous le plus madré ?

André !

Celle qui tombe de son âne ,

C'est Jeanne !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui met la main dans la soupière ?

C'est Pierre !

Qui n'a pas pris Sébastopol ?

C'est Paul !

Qui chante comme un rouge-gorge ?

C'est George !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui sait compter jusqu'à deux mille ?

Émile !

Qui se trompe sur le futur ?

Arthur !

Qui va du grenier à la cave?

Gustave !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui veut toujours qu'on la marie?

Marie !

Qui pour ministre prend Séjan?

C'est Jean !

Qui tout apprend et tout oublie?

Julie ?

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui connaît sa géographie?

Sophie !

Qui se conduit comme un butor?

Victor !

Qui fait demande sans réponse?

Alphonse !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui deviendra gros comme un moine?

Antoine !

Qui sera maigre comme un clou?

Maclou !

Qui sait trouver les œufs de Pâques?

C'est Jacques !

Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui trouve le travail injuste ?

Auguste !

Qui ressemble au caméléon ?

Léon !

Qui ne songe qu'à sa toilette ?

Toinette !

Et tous, et tous ils tourneront

En rond !

Quelle sera la plus fidèle ?

Adèle !

Et qui sera le plus aimant ?

Amand !

Qui boit le vin de sa voisine ?

Rosine !

Et tous, et tous ils tourneront

En rond !

Qui prend voyelle pour consonne ?

Personne !

Quels sont les plus sages de nous ?

Nous tous !

Qui m'apprend le mieux la grammaire ?

Ma mère !

Et tous, et tous ils tourneront

En rond !

L'ABANDONNÉE.

Ainsi tu vas partir,
Malgré mes larmes ;
Contre ton repentir,
Je suis sans armes.
Tu me l'as demandé,
Cet amer sacrifice ;
Je t'ai tout accordé ;
Que ton vœu s'accomplisse,
Va donc, épouse-la !
Elle est riche sans doute.
Moi, je resterai là
Aux ronces de la route.
Je l'ai juré.
Sans détour, sans blasphème,
Je t'oublirai,
Par l'oubli de moi-même.
Je l'ai juré,
Je t'oublirai...
Je t'aime !

Ainsi ces courts moments...
Vaines faiblesses !

Ainsi tes longs serments...

Folles promesses!

Va porter ma douleur

Aux pieds de cette femme;

Livre-lui mon honneur,

Ton nom que je réclame.

Dis-lui la vérité :

Que tu n'as aimé qu'elle!

Flatte sa vanité :

Dis-lui que j'étais belle!

Cours en chantant

Vers sa chaste demeure.

Elle t'attend,

Inquiète de l'heure...

Pars en chantant;

Elle t'attend...

Je pleure!

Ainsi, tu l'espérais,

Que, résignée,

Ici tu laisserais

L'abandonnée!

Non, tu la connais peu,

La femme qui t'implore;

Tu n'as pas mon adieu;

Je t'appartiens encore!

Tu traînes après toi

Le cœur de ta victime;

Je serai ton effroi,

Ton remords et ton crime!

Tu me verras
Dans les yeux de ta femme ;
Tu m'entendras
Dans le cri de ton âme...
Tu me verras!...
Tu m'entendras!...
Infâme!

LA TOURANGELLE.

Si manquait l'azur aux cieux ,
Le trouveriez dans les yeux
De ma belle
Tourangelle.

Si prenez ses yeux profonds ,
Resteront ses cheveux blonds.
O ma belle
Tourangelle !

Si prenez ses cheveux d'or,
Resteront ses traits encor.
O ma belle
Tourangelle !

Si prenez encor ses traits ,
Restera son teint si frais.
O ma belle
Tourangelle !

Si prenez cette fraîcheur,
Restera sa bouche en fleur.

O ma belle
Tourangelle!

Si prenez sa bouche, alors
Restera son charmant corps.

O ma belle
Tourangelle!

Si prenez son corps charmant,
Restera son cœur aimant.

O ma belle
Tourangelle!

Si prenez son cœur, eh! bien
Restera toujours le mien

A ma belle
Tourangelle!

Si manquait l'azur aux cieux,
Le trouveriez dans ses yeux;
Si preniez ses yeux profonds,
Resteraient ses cheveux blonds;
Si preniez ses cheveux d'or,
Resteraient ses traits encor;
Si preniez encor ses traits,
Resterait son teint si frais;
Si preniez cette fraîcheur,
Resterait sa bouche en fleur;
Si preniez sa bouche alors
Resterait son charmant corps;

Si preniez son corps charmant,
Resterait son cœur aimant;
Si preniez son cœur, eh bien,
Resterait toujours le mien
A ma belle
Tourangelle!

LES RUINES DE PARIS.

Un jour, dans deux mille ans peut-être ,
Parmi la ronce et les débris,
A peine on pourra reconnaître
La place où s'élevait Paris.

Alors, des hauteurs de Montmartre ,
L'œil curieux voudra saisir
Les plis de cette immense darte
Qui fut le séjour du plaisir.

Les professeurs, les antiquaires,
Diront aux futurs écoliers :
« Voyez combien étaient précaires
Les gloires de vos devanciers!

» Ces marais, refuge des râles,
Étaient des îles autrefois,
Où se dressaient les cathédrales
Et le palais des premiers rois.

» Ces berges que la mousse couvre
Et qui s'effondrent sous les eaux,

C'étaient l'Institut et le Louvre
Ensevelis sous les roseaux.

» Ces dunes pauvrement boisées,
C'est la Sorbonne et l'Odéon,
Ces laudes, les Champs-Élysées,
Ces broussailles, le Panthéon.

» Plus loin de maigres pâturages
Se prolongent aux alentours,
Où dorment les buffles sauvages
Accroupis sur les vieux faubourgs.

» Au milieu de l'amphithéâtre,
La Cité du luxe et des arts
Ne laisse qu'un sable grisâtre,
Des vipères et des lézards.

» Là fut la place favorite
Où le monde vint se presser.
Sol épuisé, terre maudite,
Rien n'y pourra jamais pousser. »

Mais que dis-je? et quel mauvais rêve
Vient nous troubler quand nous buvons?
La nuit a fui, le jour se lève :
Paris existe, et nous vivons!

TABLE.

Le Soldat de Marsala.....	1
Au Château.....	4
La Greffe.....	7
Les Amours de Berthe.....	10
Ce jeune homme.....	13
Châle et bonnet.....	16
A mon pays (1868).....	19
Les Deux Madeleines.....	22
Le Château du fou.....	25
Le Boute-en-train.....	28
Double rencontre.....	31
Parisien et Provincial.....	34
Jalousie.....	39
Le Bon Oncle.....	41
Le Boulanger de Gonesse.....	43
Sarah la Grise.....	47
Le Tour du monde.....	50
Le Mur.....	52
Le Petit Roi.....	54
Au bois de Boulogne.....	58
L'Osmanomanie. (<i>Hausmann</i>).....	61
Les Nouveaux Boulevards... (<i>Hausmann</i>)..	63
Le Cœur-Volant.....	65
Le Vœu de Rochefort (1869).	67

L'Aïeule.....	70
Pax Domini (1868).....	73
Adieu.....	76
Le Roi de la fève... <i>! En l'absence: gâteau des rois</i>	79
Le Cousin Charles.....	82
Ronde des crevés.....	85
Double zéro (1869).....	89
Le Peintre des rois.....	93
Profession de foi pouvant servir à plus d'un candidat (1869).....	95
La Branche mère.....	98
Le Bourgeois de Bohême.....	100
Devoir c'est avoir (Préceptes d'un financier).....	103
Un Été.....	106
Le Vin du Rhin.....	110
Dame Sottise.....	113
Le Veau.....	117
L'Anniversaire de l'ouvrier.....	120
La Grande Classe (1870).....	123
Le Bois de la Villegonthier.....	128
L'Homme au miroir.....	130
Les Deux Arcadiens.....	134
Rome future.....	139
Saint Frusquin.....	142
Le Train des maris.....	146
Les Altérés.....	150
La Vieille Nourrice.....	153
Les Drôles.....	155
Général et soldats.....	158
L'Infaillible.....	161

TABLE.

211

Un Foudre d'éloquence.....	164
Soulouque.....	167
L'Océan.....	169
Les Avocats.....	171
Les Aventures de Morfondu.....	174
La Ménagerie parisienne.....	178
Les Paons.....	180
Esprit étroit.....	183
La Grande Blessée.....	185
La Bouche et l'Oreille.....	187
Le Fil et l'Aiguille.....	188
La Garonne.....	190
La Compagne.....	192
Je l'ai revue.....	194
L'Hôtesse romaine.....	196
Ronde enfantine des noms.....	198
L'Abandonnée.....	201
La Tourangelle.....	204
Les Ruines de Paris.....	207

